

# ANGLO-NORMAN STUDIES

## XXXIV

PROCEEDINGS OF THE BATTLE CONFERENCE

2011

Edited by David Bates

THE BOYDELL PRESS

## LE RÉCIT DE GEOFFROI MALATERRA OU LA LÉGITIMATION DE ROGER, GRAND COMTE DE SICILE

Marie-Agnès Lucas-Avenel

This article considers the way in which Geoffrey Malaterra legitimizes the careers of the Hauteville family and, above all, of Roger the Great Count and his conquest of the island of Sicily. In analysing Geoffrey's relationship with Roger, which is seen as having been a close one, the author suggests that contrary to the received view that Geoffrey was a Norman, he might in fact have originally been from the region of Châteaudun or the county of Perche, and therefore was probably a protégé of Hildebert of Lavardin or Ivo of Chartres. Emphasizing that Geoffrey wrote on Roger's orders and that he was aiming to address a wide audience, the article identifies a range of qualities that Geoffrey believed made Roger and his family deserving of divine approval, focusing in particular on their heroic qualities, their innate drive to dominate, their fortitude and their eloquence. Building further on an examination of Geoffrey's use of primarily oral sources and the complex way in which he used classical and scriptural writings, the article shows how Geoffrey portrays Roger developing from his early worldly background into an agent of God's will worthy of the conferment of legatine power by Pope Urban II in 1098, the conclusion of the *De rebus gestis*.

*Le De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardii ducis fratris ejus* de Geoffroi Malaterra<sup>1</sup> fut achevé entre 1098, année du privilège, dit de la 'Légation apostolique', accordé à Roger de Hauteville par le pape Urbain II, et la mort de Roger, dit le Grand Comte, en 1101.<sup>2</sup> L'importance des informations délivrées par Malaterra pour la connaissance de l'histoire de la conquête de l'Italie méridionale par les Normands a depuis longtemps été remarquée. Aussi a-t-elle fait l'objet de très nombreuses études de la part des historiens, depuis les travaux de Ferdinand Chalandon et d'Ernesto Pontieri. Ils en ont confronté les données d'une part avec les autres sources latines, parmi lesquelles il faut surtout citer les annales

<sup>1</sup> Le récit de Malaterra a fait l'objet de plusieurs éditions, dont deux ont marqué l'histoire du texte: celle de Geronimo Zurita établie en 1578 à partir du manuscrit Z, et celle qu'a réalisée Ernesto Pontieri en 1928 (dans les *RIS*<sup>2</sup>, V, 1, fasc. 211 et 218-19, 2 vol., Bologna) corrigeant la princeps au moyen de quatre manuscrits siciliens, mais en l'absence du manuscrit Z, qui n'avait pas été retrouvé. Je prépare actuellement une nouvelle édition, en deux volumes, dont le premier sera publié prochainement aux Presses universitaires de Caen. L'invention du manuscrit de Zurita à Barcelone a donné lieu à l'article de Gianvito Resta, 'Per il testo di Malaterra e di altre cronache meridionali', dans *Studi per il CL anno del Liceo ginnasio T. Campanella*, Reggio Calabria 1964, 3-60: celui-ci, critiquant le travail de Pontieri, a appelé à l'élaboration d'une nouvelle édition.

<sup>2</sup> Sur la datation, cf. Pontieri, éd., p. viii, et S. Tramontana, 'I luoghi della produzione storiografica', dans *Centri di produzione della cultura nel Mezzogiorno normanno-svevo. Atti delle dodicesime giornate normanno-sveve (Bari 17-20 ottobre 1995)*, G. Musca (dir.), Bari 1997, 34 n. 52: la rédaction de la bulle pontificale date du 5 juillet 1098. Le *De rebus gestis Rogerii* fut sans doute achevé peu après, et avant, en tout cas, que Roger ne meure en juin 1101, car il est toujours fait mention de lui comme d'une personne encore vivante.

de Bari, l'*Historia* d'Aimé du Mont-Cassin<sup>3</sup> et le poème épique de Guillaume de Pouille;<sup>4</sup> d'autres part avec les sources grecques et arabes.<sup>5</sup> Mais, les historiographes byzantins et arabes n'ont cependant guère été prolifiques sur les détails de la conquête normande, si bien que, concernant les sources historiographiques, l'on doit bien souvent se contenter des œuvres latines. Certes, les spécialistes n'ont pas manqué de montrer les limites d'une telle méthode pour connaître l'histoire de la conquête, d'autant que les récits d'Aimé et de Malaterra ou le poème de Guillaume de Pouille sont des œuvres littéraires, commanditées par les conquérants eux-mêmes ou par l'abbé Didier, qui a soutenu les Normands.<sup>6</sup> Il n'en reste pas moins que chacun de ces trois récits, et Malaterra spécifiquement pour la Sicile et la Calabre, offre un témoignage d'une importance majeure et souvent unique des faits, d'autant qu'ils ont été composés alors que la conquête était en cours ou à peine achevée. Au-delà des événements, ils constituent aussi un témoignage intéressant de la manière dont ces faits ont été rapportés, conceptualisés et véhiculés par les lettrés du onzième siècle dans le souci de plaire à cette élite nouvelle, récemment portée au pouvoir et soucieuse que soient mis par écrit, sous une forme littéraire, le récit de ses exploits et les raisons de ses succès. La question des motifs de la composition d'un tel récit est nécessairement liée à celle de la nature du public que Malaterra voulait toucher.<sup>7</sup>

Au cours de cette communication, je voudrais d'abord présenter ce que le récit nous apprend de l'auteur et de ses liens avec le Grand Comte, avant de montrer comment Malaterra chante les exploits des Hauteville au moyen des différents ressorts de l'œuvre historiographique, et légitime finalement la conquête et l'accession au pouvoir de Roger en le présentant comme l'homme choisi par la Providence divine.

### *Geoffroi Malaterra et ses liens avec Roger*

La seule source externe qui fasse mention de Malaterra est Orderic Vital: le moine de Saint-Évroult indique en peu de mots le sujet du récit, le nom de l'auteur et

<sup>3</sup> Aimé du Mont-Cassin, *Storia dei Normanni di Amato di Montecassino*, V. De Bartholomaeis (éd.), *Fonti per la Storia d'Italia dell'Istituto Storico Italiano*, Rome 1935; P. N. Dunbar et G. A. Loud (trad. anglaise et commentaire), *Amatus of Montecassino, The History of the Normans*, Woodbridge 2004.

<sup>4</sup> Guillaume de Pouille, *La geste de Robert Guiscard*, M. Mathieu (éd.), Palermo 1961.

<sup>5</sup> Pour les sources grecques, mentionnons ici Jean Skylitzès: *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, *Editio princeps*, rec. Ioannes Thurn (CFHB 5), Berlin et New York 1973; *Jean Slylitzès, empereurs de Constantinople*, B. Flusin et J.-C. Cheynet (traduction et annotations), *Réalités byzantines*; 8, Paris 2003; Anne Cornnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, 3 vols, Paris 1937-145 (index par P. Gautier, Paris 1976). Pour toutes les sources arabes, cf. M. Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Leipzig 1857, et trad. ital. Turin-Rome 1880-81.

<sup>6</sup> Didier fut abbé au Mont-Cassin (1058-87). Avant d'être élu pape lui-même sous le nom de Victor III (1086-87), il joua un rôle considérable comme intermédiaire entre la papauté et les Normands. Cf. H. E. J. Cowdrey, *The Age of Abbot Desiderius: Montecassino, The Papacy, and the Normans in the Eleventh and Early Twelfth Centuries*, Oxford 1983.

<sup>7</sup> Quant à la question de savoir si l'œuvre de Malaterra a reçu l'écho souhaité, il n'est guère possible d'y répondre. Les six manuscrits qui nous restent – sans compter les copies manuscrites de l'édition princeps – datent au mieux du XIV<sup>e</sup> siècle et se trouvent tous en Sicile, à l'exception de Z emporté à Barcelone par Zurita, et de Be, copie du manuscrit B, conservé à Besançon (cf. G. Resta, 'Per il testo di Malaterra'). Aucun manuscrit n'a été recensé en Normandie, et l'on ignore comment Orderic Vital a eu connaissance du texte de Malaterra. En revanche, Malaterra a sans doute servi de source à l'auteur anonyme de l'*Historia sicula* (*RIS'*, viii, 740-79), dont l'œuvre fut composée au milieu du douzième siècle et consiste en une réécriture du *De rebus gestis* de Malaterra (cf. E. Pontieri, *Tra i Normanni nell'Italia meridionale*, Naples 1964 (2<sup>e</sup> édition; 1<sup>re</sup> édition: Morano 1948), surtout pp. 243-5). Les parties qui concernent la Sicile ont en outre fait l'objet d'une traduction en sicilien en 1358: *La conquista di Sichilia fatta per li Normandi, traslatata per fratri Simuni da Lentini*, éd. G. Rossi-Taibbi, Palermo 1954.

de son commanditaire, et précise que l'œuvre est 'élégamment' écrite.<sup>8</sup> Les autres informations que l'on peut glaner sur l'auteur se trouvent dans le texte lui-même et dans les deux lettres dédicatoires placées en tête de l'œuvre, adressées l'une à Anger, évêque et abbé de Catane, et l'autre à l'ensemble du clergé de Sicile.<sup>9</sup> Malaterra indique son nom, précise qu'il tient toutes ses informations de *relatores*, car, venu d'au-delà des Alpes, il n'est arrivé que depuis peu en Italie et en Sicile, atteste que c'est à la demande du comte qu'il compose son récit et emploie une 'langue claire et facile à comprendre', afin que le texte soit accessible à un large public; il supplie Anger, qui, contrairement à tous les autres évêques, porte le même habit que lui, de présenter lui-même l'ouvrage à Roger, afin qu'il soit protégé des critiques de ses détracteurs et trouve grâce auprès du comte.<sup>10</sup> Que peut-on déduire de ces informations et peut-on les compléter de ce qui apparaît dans son œuvre?

Tout d'abord, d'où venait-il? Où a-t-il été formé? Ernesto Pontieri a répondu que Malaterra était normand, sans le montrer autrement que par le sentiment d'orgueil qui transparait plus ou moins fortement à maints endroits du récit. Il affirme aussi qu'il avait été formé à l'abbaye de Saint-Évroult-en-Ouche, avec laquelle Tancrede lui-même puis ses fils auraient eu des liens d'amitié, qui ne se seraient jamais démentis.<sup>11</sup> Cette affirmation a depuis été reprise par plusieurs éminents historiens.<sup>12</sup> D'autres

<sup>8</sup> Orderic, II, 100: 'omnesque uariis euentibus aucti duces aut comites in Apulia seu Calabria uel Sicilia effecti sunt; de quorum probis actibus et strenuis euentibus Goisfredus monachus cognomento Malaterra hortatu Rogerii comitis Siciliae elegantem libellum nuper edidit.'

<sup>9</sup> À propos des deux lettres dédicatoires, cf. E. D'Angelo, 'Un "doppio" prologo al "De rebus gestis Roberti et Rogerii" di Goffredo Malaterra?', in *Storiografi e cronologi latini del Mezzogiorno normanno-svevo*, Nuovo Medioevo 69, Naples 2003, 134-42; O. Desbordes, 'Emendatiunculae Malaterrenae', *Kenyon* 22, 2006, 199-208.

<sup>10</sup> Les extraits cités dans l'article présentent le texte tel qu'il sera établi dans l'édition que je prépare. Pour chaque citation, je mentionnerai cependant les références à l'édition de Pontieri, avec le numéro de la page, suivi de celui des lignes: 'Reverentissimo beatae memoriae Angerio, Cathanensium episcopo, frater Gaufrudus, ab antecessoribus Malaterra agnomen trahens, felici cursu mundano cum Martha habito, ad felicitatem quietis Mariae cum Lazaro fratre resuscitari. Quoniam quidem, sanctissime pater, quadam peculiari familiaritate a ceteris episcopis, qui quantum ad habitum alterius institutionis esse praefiguntur [habitu religionis et concimur], quamvis indignus, vobis me uniri cognosco, peculiari etiam spe a ceteris de vobis praesumens fruor, et vos mihi in omnibus negotiis tutorem exposco. Per vos itaque aut saltem cum vestra praesentia librum hunc praesentari expostulo, ut vestrae auctoritatis favore principi gratiosior fiat vel ab aemulis, si forte aliqui insurgant, reverentia vestri minus remorderi praesumatur. Sciendum tamen vobis est sive alteri quicumque libri hujus recitator vel certe interpres accesseritis, <quoniam, si qua recensita> seriatim minus ordinate secundum tempora quibus facta sunt quae adnotantur, vel certe aliqua oblivione praetergressa reppereritis, non hoc jam mihi sed relatoribus culpando adscribatis, praesertim cum me ipsis temporibus quibus fiebant praesentialiter non interfuisse, sed a transmontanis partibus venientem, noviter Apulum factum vel certe Siculum ad plenum cognoscatis. Si autem de incultiori poetria questio fuerit, sciendum est quoniam, etiam si esset unde limpidius aut certe pomposius eructuare potuissem, ipsa principis jussio ad hoc hortata est, ut plano sermone et facili ad intelligendum, quo ut omnibus facilius quidquid diceretur patesceret, exararem' (Pontieri, p. 3, 1-19).

Dans la seconde lettre, on apprend que le Grand Comte a passé commande à Geoffroi du récit de ses exploits conformément au conseil donné par 'les philosophes de l'Antiquité', et parmi eux Salluste, soucieux de transmettre à la postérité les faits mémorables des grands hommes, afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. Malaterra ajoute qu'il ne peut rien refuser au comte, étant donné qu'il a bénéficié de ses bienfaits: 'praecedente in me beneficio suo, quicquid injunxerit' (Pontieri, p. 4, 14).

<sup>11</sup> Cf. E. Pontieri, dans la préface à son édition, pp. iv-vii. Il est vrai que Malaterra laisse entendre que Roger de Hauteville et Judith, sœur utérine de l'abbé de Saint-Évroult, Robert de Grandmesnil, s'étaient connus en Normandie avant de se marier en Italie (II, 19, Pontieri, p. 35, 11-14). Orderic, II, 30, ne confirme pas cette information, mais affirme que Judith avait pris le voile avant de se rendre en Italie.

<sup>12</sup> Par exemple Marjorie Chibnall, Orderic, II, p. xxii; P. Toubert, dans son très stimulant discours d'ouverture aux Journées normanno-souabes de 2004: 'La première historiographie de la conquête normande de l'Italie méridionale (XIe siècle)', dans *I caratteri originari della conquista normanna*,

cependant, sans remettre en cause l'origine normande de Malaterra, ont montré que rien ne permettait d'affirmer qu'il était passé par Saint-Évroult.<sup>13</sup> En effet, s'il est vrai que Robert Guiscard s'est appuyé sur Robert de Grandmesnil et que Roger a distribué les charges épiscopales de la Sicile à des Transalpins, plutôt qu'à un clergé recruté sur place ou sur le continent, il n'en demeure pas moins qu'aucune source ne vient confirmer l'hypothèse de Pontieri au sujet de Malaterra. Si celui-ci avait été formé à Saint-Évroult, Orderic Vital l'aurait certainement précisé, souligne à juste titre Hubert Houben.<sup>14</sup> Quant à l'origine normande de Malaterra, elle est loin d'être certaine.<sup>15</sup> Le pronom *nostri* pouvait parfaitement être employé par des Transalpins, nombreux aux côtés des Normands, comme en témoigne l'« Inventaire » de Léon-Robert Ménager.<sup>16</sup> Cependant, on trouve dans le Cotentin un certain *Willelmus Malaterra*, témoin dans un acte de l'abbaye de Montebourg, daté de 1156; il réapparaît dans un second acte du même cartulaire, daté du milieu du douzième siècle, où il est nommé magister *Guillelmus Malleterre*.<sup>17</sup> En outre, trois mentions du nom *Gaufredus* [ou *Goisfredus*] *Malaterra* nous invitent à ne pas renoncer à identifier l'auteur. Voici quelques indications qui seront développées dans notre Introduction à l'édition du *De rebus gestis Rogerii*:<sup>18</sup>

1 *Galfridus Mala Terra* est le nom d'un moine de Winchester, devenu abbé de Burton de 1085 à 1094, et démis de sa charge pour malversation,<sup>19</sup> mais nous ignorons ce qu'il est ensuite devenu.

*Diversità e identità nel Mezzogiorno (1030–1130), Atti delle sedicesime giornate normanno-sveve, Bari, 5–8 ottobre 2004*, R. Licinio et F. Violante (dir.), Dedalo 2006, 15–49.

<sup>13</sup> Cf. H. Houben, *Mezzogiorno normanno-svevo, Monasteri e castelli, ebrei e musulmani*, Nuovo Medioevo 52, Naples 1996, 82–3.

<sup>14</sup> Cf. Houben, *Mezzogiorno*, 82.

<sup>15</sup> K. B. Wolf rappelle que Malaterra ne dit rien de précis sur son lieu d'origine, dans l'introduction à sa traduction du *De rebus gestis* de Geoffroi Malaterra: *The Deeds of Count Roger of Calabria and Sicily, and of his Brother Duke Robert Guiscard by Geoffrey Malaterra*, trans. K. B. Wolf, Ann Arbor 2005, 7.

<sup>16</sup> L.-R. Ménager, « Inventaire des familles normandes et franques émigrées en Italie méridionale et en Sicile (XIe–XIIe siècles) », dans *Roberto il Guiscardo e il suo tempo, Atti delle prime giornate normanno-sveve, Bari, 28–29 maggio 1973*, Rome 1975, 279–410: pour *Malacorona* et *Malaconvenientia*, cf. pp. 383–5. L'article a été réimprimé dans *Hommes et institutions de l'Italie normande*, London 1981, 260–390. Selon Houben, *Mezzogiorno*, 83, le nom Malaterra est spécifiquement normand, par comparaison avec *Malacorona* et *Malaconvenientia* recensés par L.-R. Ménager dans son « Inventaire », 383–5. Mais on ne trouve actuellement aucune occurrence de *Malaterra* sur la base Scripta (Site Caennais de Recherche Informatique et de Publication des Textes Anciens), base de données des actes normands des Xe–XIIe siècles. Elle est constituée sous la responsabilité de Pierre Bauduin, Centre Michel de Bouard – CRAHAM (UMR 6273), Université de Caen Basse-Normandie, CNRS. Actuellement la base comporte 6,300 actes, mais l'outil est encore amené à s'étendre largement. En revanche, un Malaterra apparaît sur la base de données des actes bourguignons: la base de données des *Chartae Burgundiae Medii Aevii* (CBMA) est éditée par Artheis (UMR 5594, Université de Bourgogne et CNRS). Un acte daté de 1129–42 comporte un *Constantius, cognomento Mala-terra*: M. Quantin, *Cartulaire général de l'Yonne, Recueil de documents authentiques pour servir à l'histoire des pays qui forment ce département*, Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, Auxerre 1854–60, II, 53, n° XLVIII.

<sup>17</sup> Cartulaire de Montebourg, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. lat. 10087, n° 100 et n° 562. La famille Malaterra à laquelle il appartenait était dans la vassalité des Reviers-Vernon.

<sup>18</sup> Cette enquête menée sur l'identité de Geoffroi Malaterra doit beaucoup à l'aide de Véronique Gazeau et Christophe Maneuvrier que nous remercions ici chaleureusement.

<sup>19</sup> Cf. *Annales de Burton (AD 1004–1263)*, dans *Annales monastici*, I, H. R. Luard (éd.), RS, London 1864, 185: « MLXXXV. Obit Levericus abbas. Successit Galfridus Mala Terra. [...] MXCIV. Galfridus Mala Terra expulsus est de abbatia. Nigellus abbas venit, monachus et sacrista Wintoniae », Dom David Knowles, C. N. L. Brooke and Vera C. M. London (eds.), *The Heads of Religious Houses England and Wales, 940–1216*, Cambridge 1972, 31. Le même Geoffroi Mala Terra pourrait être celui qui apparaît

2 *Gausfredus Malaterra* est cité dans le *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois*<sup>20</sup> parmi les témoins d'un acte de 1069–72, par lequel Girogia de Baugency autorise les moines de Marmoutier à utiliser le moulin de Cholet. Le nom de Malaterra apparaît encore dans un assez grand nombre de documents du Perche<sup>21</sup> ou du pays de Châteaudun et, à propos d'Herbertus Malaterra, Merlet précise que 'la famille Male-Terre était une des plus importantes parmi la bourgeoisie de Châteaudun au douzième siècle'.<sup>22</sup> Il semble possible d'associer les porteurs de ce cognomen au fief de La Haye-Maletterre, car plusieurs chartes des Archives de la Maison-Dieu de Châteaudun signalent des concessions faites par la seigneurie de ce fief à cette maison.<sup>23</sup>

3 Le nom de Gausfridus Mala Terra apparaît encore à la fin d'une lettre qu'Hildebert de Lavardin adressa à Guillaume le Roux, vers 1099–1100. La présence du nom à la fin de la lettre, après une banale formule de conclusion, est d'interprétation difficile. Cette lettre est insérée dans un manuscrit qui contient par ailleurs les lettres d'Yves de Chartres,<sup>24</sup> mais il semble que c'est bien à la lettre d'Hildebert qu'il faut le rattacher plutôt qu'à celle d'Yves de Chartres qui suit et qui est adressée à Geoffroi, ex-abbé de Saint-Laumer.<sup>25</sup>

Si Geoffroi était originaire du pays de Châteaudun ou du Perche et familier d'Hildebert de Lavardin ou d'Yves de Chartres, il était susceptible de connaître l'histoire du duché de Normandie et sa géographie, ce qu'atteste la composition des deux premiers chapitres du livre I. Malgré une erreur surprenante à propos du roi de Francie qui conclut l'accord de Saint-Clair-sur-Epte, Malaterra témoigne d'une bonne connaissance des faits. Son récit est cependant assez différent de celui des historiographes normands pour qu'on pense à une influence livresque: en témoignent les termes choisis pour délimiter le duché – à savoir le nom des *pagi* extérieurs, quand à la même époque les historiographes normands préféraient évoquer les cours

dans la liste des témoins de la chartre par laquelle Guillaume le Roux donne l'abbaye Saint-Pierre de Bath à Jean, évêque de Somerset, Dugdale, *Monasticon*, II, 266–7 (*Regesta*, I, nos. 314, 315).

<sup>20</sup> *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois*, É. Mabilley (éd.), Châteaudun 1874, 72, n° 79.

<sup>21</sup> Le sumom Malaterra figure aussi dans des documents du cartulaire de Saint-Denis de Nogent-Le-Rotrou: signalons seulement ici Joscelin Malaterra, fils d'Henri, vicomte de Mortagne, dans *Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou (1031–1789): histoire et cartulaire*, H. G. Souancé et Ch. Métais (ed.), Vannes, Lafolye (Archives du diocèse de Chartres; I) ed. rev. et augm., 1899, 168–70, n° 84. Cf. Kathleen Thompson, *Power and Border Lordship in Medieval France: The County of Perche, 1000–1226*, Woodbridge 2002, 47 et n. 65.

<sup>22</sup> *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron*, L. Merlet (éd.), Chartres 1883, 47–8, n° 277, n. 1.

<sup>23</sup> Aujourd'hui, La Haie-Malterre est un lieu-dit de la commune d'Ecoman (dpt Eure-et-Loir), située à 22 km au sud de Châteaudun.

<sup>24</sup> Le manuscrit est conservé à la British Library avec la cote 11 A. X. Les deux lettres ont été éditées par J. P. Gilson, 'Two Letters Addressed to William Rufus', *EHR* 12, 1897, 290–3. Ce dernier (ibid. n. 5) se demande s'il ne s'agirait pas d'une référence à un travail perdu de l'historien bénédictin de Sicile. A. Dieudonné, *Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours (1056–1133)*, Paris 1898, p. 207, redonne le texte de la lettre sans le nom de *Gausfridus Mala Terra*, et la date de 1100.

<sup>25</sup> Geoffroi, abbé de Saint-Laumer (vers 1090–vers 1099), a renoncé à l'abbatiau au bénéfice de l'abbé Maurice, ce qu'il regrette ensuite. Constatant la mauvaise conduite de l'ex-abbé envers le nouveau, Yves de Chartres lui adresse deux lettres l'invitant à changer d'attitude (cf. *PL* 162, lettres n°164, col. 167–8 et n°208, col. 213–14). Geoffroi est encore à Saint-Laumer en 1106, quand le légat Brunon reconnaît officiellement la démission de Geoffroi et l'élection de Maurice: cf. *Histoire du royal monastère de Saint-Lomer de Blois de l'ordre de Saint-Benoist, / recueillie fidèlement des vieilles chartes du mesme monastère & divisée en quatre parties par Noel Mars*, 1646; manuscrit de la Bibliothèque publique de Blois, publié textuellement, sous les auspices de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, avec notes, additions et tables, par A. Dupré, Blois 1869, 282–3.

d'eau ou les *pagi* de la province.<sup>26</sup> Enfin, le récit de la bataille de Tillières-sur-Avre à la fin du livre I, qu'on ne connaît pas par ailleurs, pourrait refléter une connaissance particulière des événements de la contrée voisine de celle de l'auteur.

Rien ne prouve non plus que Malaterra ait résidé à Sant'Eufemia, dont Anger avait été l'abbé, ni à la Trinité de Venosa, comme l'a cru également Pontieri, réfuté par Houben. Malaterra s'est rendu en Italie,<sup>27</sup> puis en Sicile: la lettre qu'il a adressée à l'abbé Anger de Sant'Agata pour lui demander son appui auprès du Grand Comte témoigne sans conteste qu'il était moine de cette abbaye,<sup>28</sup> mais sans doute ne fit-il pas parti des moines rassemblés par Anger en 1091 au moment de la fondation.<sup>29</sup> L'arrivée de Malaterra est en effet plus tardive, sans doute date-t-elle des environs de 1098, car il précise qu'il n'est parvenu que récemment en Italie et qu'il n'a pas été témoin des faits qu'il raconte.

Bien que nous manquions de données à propos de l'auteur pour établir son origine exacte, il est déjà très utile de savoir que c'est à un clerc transalpin que Roger a fait appel pour rapporter l'histoire de ses prouesses. Il semble en effet, à lire le récit, que l'origine proprement normande des hommes dont les Hauteville se sont entourés ait été secondaire à leurs yeux, tandis qu'ils accordaient toute leur confiance aux Transalpins, qu'ils fussent membres de leur armée, comme le breton Enisand, qui se sacrifie pour sauver la vie du Grand Comte,<sup>30</sup> ou clercs et appelés par Roger à exercer les plus hautes fonctions ecclésiastiques, comme l'abbé Anger – breton lui aussi –, nommé à la tête de l'évêché de Catane.<sup>31</sup> L'important pour Roger était sans doute de disposer d'un érudit dont il partageait la langue, le culte et les mœurs et dont il se sentait proche par la culture et la pensée. Il s'agit aussi d'une information capitale pour comprendre certains choix d'écriture. Car, s'il n'est pas sûr – voire improbable – que Malaterra ait lu Dudon, sa manière d'écrire l'histoire s'inscrit dans cette même tradition littéraire d'une monographie *ad personam*, poursuivie par Guillaume de Jumièges ou Guillaume de Poitiers et qui connaît un franc succès au onzième siècle et encore au douzième siècle, particulièrement en Europe occidentale.

Malaterra nous donne une information capitale sur ses sources: elles furent orales, précise-t-il dans la lettre dédicatoire, et d'autres passages le rappellent.<sup>32</sup> L'historiographe n'invoque aucune source écrite ni ne déplore en avoir manqué.<sup>33</sup>

<sup>26</sup> Cf. P. Bauduin, *La première Normandie (Xe–XIe siècles). Sur les frontières de la haute Normandie: identité et construction d'une principauté*, Caen 2004, 75–93, et pour une étude des deux premiers chapitres du récit de Malaterra, cf. M.-A. Lucas-Avenel, 'La concession faite à Rollon d'après les sources latines des XIe et XIIe siècles', dans *911–2011: Penser les mondes normands médiévaux. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (28 septembre–1 octobre 2011)*, P. Bauduin et D. Bates (dir.) (à paraître).

<sup>27</sup> Par l'adjectif *Apulum* (cf. citation ci-dessus), Malaterra désigne toute l'Italie méridionale à l'exclusion de la Calabre et de la Sicile (cf. Houben, *Mezzogiorno*, 83).

<sup>28</sup> Anger était un breton, provenant de l'abbaye bénédictine de Sant'Eufemia en Calabre. Pour le texte de l'épithaphe d'Anger de Catane: [http://centri.univr.it/RM/didattica/strumenti/fasoli\\_bocchi/testimonianze/test19.htm](http://centri.univr.it/RM/didattica/strumenti/fasoli_bocchi/testimonianze/test19.htm).

<sup>29</sup> Cf. Malaterra, IV, 7 (Pontieri, p. 90, 3–4) et L. T. White, *Latin Monasticism in Norman Italy*, Cambridge, MA 1938, 105–7: la charte de donation établissant que l'abbé de Catane devient le seigneur du territoire anciennement détenu par l'émir Ibn Thimna date de l'année 1091, et le 9 mars 1091, l'abbé Anger est consacré évêque par Urbain II.

<sup>30</sup> III, 15 (Pontieri, p. 66, 11–12): 'Et, nisi Enisandus quidam, natione Britto, audito strepitu armorum sese comiti et hostibus interposuisset, de ipso comite, ut ajunt, hostibus triumphus cessisset.'

<sup>31</sup> IV, 7 (Pontieri, 89, 17–19): 'monachum quendam, natione Britonem, ... episcopum ordinet.'

<sup>32</sup> Par exemple III, 24 (Pontieri, p. 71, 26), où le nombre des combattants est connu de Malaterra grâce à ceux qui participèrent à l'expédition: 'his qui eidem negotio interfuerunt attestatur.'

<sup>33</sup> D'après E. Pontieri, cependant, Malaterra disposa sans doute d'une certaine documentation et des

Bien qu'il ne révèle jamais l'identité de ses *relatores*, on peut constater qu'il est le seul à donner autant d'informations sur les Hauteville et sur leurs origines. Certes, il commet des erreurs quand il évoque la guerre de Rollon en Neustrie,<sup>34</sup> donne une étymologie allégorique aux dépens d'une explication géographique au nom du village de Hauteville<sup>35</sup> ou encore juxtapose des données dans le but sans doute de susciter des analogies: ainsi il donne les noms des douze fils de Tancrède juste après avoir soutenu que l'élévation des Hauteville répondait à la même promesse divine que celle faite autrefois à Abraham.<sup>36</sup> Il n'en demeure pas moins que c'est lui qui nous donne le premier le nom des épouses et des fils de Tancrède,<sup>37</sup> qui indique comment Tancrède puis Serlon s'illustrèrent à la cour du duc de Normandie,<sup>38</sup> ou encore qui nous informe de l'histoire de la querelle de Roger et de Robert. Que peut-on en conclure? Geoffroi a probablement mené son enquête auprès de quelques familiers du comte, venus eux-mêmes de Normandie ou de ses environs, mais on peut penser aussi que Roger a suivi de près la rédaction de l'ouvrage.<sup>39</sup> La familiarité du comte avec les histoires des Anciens, si l'on en croit Malaterra, devait le porter à s'intéresser au récit de ses propres triomphes; en outre, on apprend que le Grand Comte avait donné des directives à l'historien, d'une part sur la forme, pour que l'œuvre soit accessible au plus large public, d'autre part sur le contenu: Roger avait indiqué quel devait être le sens de l'ouvrage. En I, 25, en effet, Malaterra prend la parole pour justifier l'insertion dans le récit d'une anecdote racontant une opération de pillage: le comte, souligne-t-il, avait voulu que le récit fût celui de l'ascension d'un homme issu de la plus profonde pauvreté vers le sommet des honneurs.<sup>40</sup>

Le niveau de langue exigé par Roger – clair et facile à comprendre – indique que celui-ci était soucieux de la diffusion du texte auprès d'un large public.<sup>41</sup> Bien que la syntaxe de Malaterra se révèle en fait parfois surprenante et difficile, la connais-

archives du comte, notamment les bulles pontificales et les actes de fondation des sièges épiscopaux de la Sicile (cf. Pontieri, dans la Préface de son édition de Malaterra, p. xxviii et les notes au paragraphe IV, 7, p. 89).

<sup>34</sup> Il attribue par exemple à Louis II plutôt qu'à Charles le Simple l'accord de Saint-Clair-Sur-Epte, montrant son incertitude cependant par un *ut credimus* (I, 2, Pontieri, p. 7, 13).

<sup>35</sup> Le nom d'*Altavilla*, précise-t-il, ne vient pas de la hauteur d'une colline sur laquelle le village serait situé, mais d'un présage qui annonce les heureux succès de ses descendants (cité *infra*).

<sup>36</sup> Plus loin encore, en II, 27 (Pontieri, p. 39, 3–4), Malaterra compare Robert et Roger à Josphet et Benjamin.

<sup>37</sup> On retrouve ensuite ces noms dans le *Chronicon* de Romuald de Salerne (*Romualdo II Guarna Chronicon*, C. Bonetti, éd., Rome 2001, 87) et, pour quelques-uns d'entre eux, dans l'*Historia ecclesiastica* d'Orderic, II, 98–100, qui signale qu'il faut aussi ajouter 'plusieurs filles'.

<sup>38</sup> Le récit qui concerne Serlon n'est pas confirmé par ailleurs et paraît suspect: Malaterra rapporte un combat, qui aurait eu lieu à Tillières-sur-Avre entre les armées normande et franque sous le règne de Robert le Magnifique. Le château de Tillières édifié par Richard II, pendant la guerre qu'il mena contre le comte Eudes de Blois, resta au pouvoir du duc de Normandie, et Robert le Magnifique en confia la garde à Robert Crespin. Y eut-il des assauts du château durant cette période? Nous n'en avons pas trace par ailleurs. En revanche, les armées ducale et royale s'y affrontèrent durant la minorité de Guillaume le Bâtard, après qu'en 1041 Henri Ier eut obtenu la rétrocession du château, qui offrait aux rebelles, par sa localisation sur la frontière, un refuge et un point de départ de première importance pour mener des opérations militaires. Le roi le fit incendier, puis rebâtir et garnir de troupes. Toutes ces informations nous sont données par Guillaume de Jumièges, Jumièges, II, 22–8, 100; elles ont été analysées par Bauduin, *La première Normandie*, 181–2, 186, 190–1.

<sup>39</sup> E. Pontieri, dans sa préface à l'édition, pp. xxvii–xxviii, considère que Geoffroi Malaterra avait dû accéder à la cour de Roger et approcher les membres de la *familiaris militia*, avec lesquels Roger aimait évoquer les exploits de sa jeunesse.

<sup>40</sup> I, 25 (Pontieri, p. 20, 23–5): 'ut pluribus patescat quam laboriose et cum quanta angustia a profunda paupertate ad summum culmen divitiarum vel honoris attingerit.'

<sup>41</sup> Tramontana, 'I luoghi della produzione storiografica', 25.

sance solide des textes de l'Antiquité classique et tardive est incontestable, comme le montrent au premier chef ses emprunts à Salluste, à Prudence ou à Boèce.<sup>42</sup> On peut mentionner aussi l'utilisation des vers aux livres III et IV, dont la facture témoigne de la maîtrise savante de la métrique ancienne, à côté de l'exploitation de la rime et du vers rythmique.<sup>43</sup> Plus généralement la composition de l'ensemble du récit est particulièrement soignée, en application d'une méthode historique rigoureuse, affichée dans les épîtres ou dans les préfaces de chaque livre. On ne peut donc que regretter d'ignorer le lieu où Malaterra fut formé. L'imitation des classiques ne doit pas faire oublier cependant que Malaterra est avant tout imprégné d'une culture chrétienne, des textes bibliques et de leurs commentaires par les Pères de l'Église. Les citations ou références scripturaires sont assez nombreuses, et Malaterra intervient lui-même dans son récit pour commenter à la lumière des Écritures les événements qu'il raconte ou placer dans la bouche de son protagoniste un discours imprégné de pensées chrétiennes.

Il serait trop long ici d'en donner le détail, mais je voulais montrer dès le début que, malgré le peu d'informations dont nous disposons à propos de l'auteur, de ses sources et de la réception du texte, il est cependant aisé de conclure que Geoffroi Malaterra et le comte Roger ont entretenu des liens assez étroits, pour que le moine ait été amené à choisir les informations les plus propres à élaborer un récit de la conquête, qu'il faut envisager de la façon suivante: les détails – au moins les plus récents –, bien que revisités, ne sont probablement pas si éloignés de la vérité, car les témoins étaient en partie oculaires, et certains lecteurs/auditeurs de l'œuvre en étaient aussi les acteurs.<sup>44</sup> En même temps, le propos de Malaterra, clairement annoncé, n'est pas d'élaborer un récit objectif des faits, mais de composer une démonstration, une justification ou une légitimation de l'accession aux honneurs de Roger, grâce à la conquête de la Calabre et de la Sicile.

### *La légitimation par l'héroïsation des protagonistes*

Malaterra prend soin d'expliquer son propos et sa méthode. Selon le topos de l'historiographie médiévale, il veut faire œuvre de mémoire,<sup>45</sup> conformément aux recommandations des auteurs anciens, et parmi eux de Salluste, illustre historiographe, dit Malaterra. Expliquant sa méthode, le chroniqueur insiste surtout sur la nécessité de respecter l'ordre chronologique des faits et le lieu de leur accomplissement. Ce souci est rappelé à plusieurs reprises et attaché par deux fois au terme *ratio*, dans l'expression *rationis series* (livres II et IV), qui implique que les faits doivent

<sup>42</sup> Cf. M.-A. Lucas-Avenel, 'Les sallustianismes de Geoffroi Malaterra', dans *L'historiographie médiévale normande et ses sources antiques. Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle (8–10 octobre 1999)*, P. Bauduin et M.-A. Lucas-Avenel (dir.), sous presse.

<sup>43</sup> Pour la facture de l'hexamètre et du tétramètre de Malaterra, je renvoie à deux articles qui seront publiés dans les Actes de Cerisy mentionnés à la note précédente: celui d'E. D'Angelo, 'Modèles classiques de l'hexamètre historiographique normand', et celui d'A. Foucher, 'Rimes et récurrences dans les septénaires rythmiques de Malaterra'; pour une brève étude de la place de la poésie chez Malaterra, cf. M.-A. Lucas-Avenel, 'La poésie au service du panégyrique dans la chronique de Geoffroi Malaterra', dans *La lyre et la poupre. Poésie latine et politique de l'Antiquité tardive à la Renaissance*, N. Catellani-Dufrène et M. J.-L. Perrin (dir.), Rennes 2012, 99–115.

<sup>44</sup> cf. III, 4 (Pontieri, p. 59, 1): 'sicut relatione qui praesentes adfuerunt didicimus'; III, 24 (Pontieri, p. 71, 26): 'ab his qui eidem negotio interfuerunt attestatur.'

<sup>45</sup> Cf. B. Guenée, 'Histoire, mémoire, écriture. Contribution à une étude des lieux communs', dans *Compte-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 127<sup>e</sup> année, n° 3, 1983, p. 441–6. L'historien se réfère à Geoffroi Malaterra, à titre d'exemple, en particulier pp. 442–7.

s'enchaîner selon un plan raisonné, c'est-à-dire chronologique.<sup>46</sup> L'auteur se plie à cette exigence, à de rares exceptions près qui sont en général indiquées, malgré les difficultés inhérentes à la narration des prouesses accomplies indépendamment par l'un et l'autre frère. Le récit est divisé en quatre livres, qui correspondent chacun à une période assez bien délimitée: le livre I retrace les événements des années 1030 à 1060, le livre II, les années 1060 à 1072, le livre III, les années 1072 à 1085, et le livre IV, les années 1085 à 1098. La structure de l'œuvre répond donc à un plan d'ensemble prémédité, où chaque livre s'achève ou presque sur un événement d'une importance notable pour les héros: prise de Reggio et obtention du titre ducal; prise de Palerme; mort de Guiscard; Légation apostolique. Cependant, si, à partir du livre II, le chroniqueur apporte d'assez nombreux détails sur le parcours des Normands en Sicile en datant les événements, le livre I s'apparente à une succession d'anecdotes, aux liens parfois peu explicites. Dans ce livre, en effet, la présentation stéréotypée de la Normandie comme un *locus amoenus*, conquise par des Vikings aventureux et redoutables, la description du caractère des Normands, suivie du présage concernant les Hauteville, l'évocation des douze fils de Tancrède et l'arrivée en Pouille de Guillaume et de Dreux sous la conduite de Dieu inaugurent le récit d'une série de prouesses, qui sont autant d'illustrations de la bravoure des fils de Tancrède et de leur capacité progressive à conquérir le territoire aux dépens des populations locales, dont la faiblesse n'a d'égale que la fourberie. Malaterra y énumère les coups hyperboliques,<sup>47</sup> chante l'incroyable force de Guillaume Bras de Fer, puis de Robert, qui allie l'efficacité à la ruse et sème la terreur tout autour de lui: toutes ces qualités apparaissent enfin chez Roger, qui, aimé et craint de Robert en raison de sa jeunesse, attire à lui tous les jeunes chevaliers.

Cependant, les livres I et II ne se terminent pas exactement sur la prise de Reggio et celle de Palerme, car Malaterra opère un retour en arrière dans les trois derniers chapitres du livre I pour narrer les exploits de Tancrède et de Serlon et achève le livre II par le récit de la mort du fils de ce dernier, Serlon II. Le soin que Malaterra a apporté à la composition de l'ouvrage indique qu'il ne faut pas y voir une maladresse, et la place que le chroniqueur a réservée à ces prouesses montre assez bien l'importance qu'il leur donne et l'effet qu'il en attend sur le lecteur. Malaterra trouve légitime (*haud absurdum*) à la fin du livre I de revenir à Tancrède, par le récit de la chasse à laquelle il participe aux côtés du duc Richard II. Au cours de celle-ci, Tancrède s'illustre en plantant son épée d'un coup jusqu'à la garde dans la tête d'un sanglier redoutable.<sup>48</sup> Il revient aussi à Serlon I, qui ne s'est pas rendu en Italie, mais qui triomphe du géant de Tillières-sur-Avre, et rentre en grâce auprès du duc normand grâce à cette prouesse. Pourquoi ce retour en arrière? Est-ce vraiment, comme il le dit, pour qu'on ne pense pas que Serlon était un couard?<sup>49</sup> Sans doute

<sup>46</sup> II, *proem.* (Pontieri, p. 29, 4-7): 'sciendum est quod unaquaqueque res describenda suum locum quantum ad tempus quo facta est exigit, ut rationis series recto tramite texatur, ut quae priora facta sunt priora, quae vero posteriora subsequendo describantur'; IV, *proem.* (Pontieri, p. 85, 4-5): 'prioris poetriae ordine servato, rationis [C Z: orationis B *edd.*] seriem exequamur.'

<sup>47</sup> Ces coups exceptionnels deviennent des lieux communs des récits de croisades, des poèmes épiques et des chansons de geste: cf. par exemple dans le poème de Guillaume de Pouille les coups portés par Robert Guiscard à la bataille de Civitate (II, v. 216-243). Dans le récit de Malaterra, l'un des coups les plus remarquables est celui d'Hugues Tubeuf, qui tue le cheval de l'ambassadeur grec d'un seul coup de poing à la nuque (I, 9, Pontieri, p. 12, 22-5).

<sup>48</sup> I, 40 (Pontieri, p. 25, 10-38).

<sup>49</sup> I, 38 (Pontieri p. 24, 16-18): 'Sed ne aliquis existimet illos qui in Apuliam cum aliis fratribus non venerunt minoris valentiae a reliquis fratribus fuisse et ideo <in> Normannia remansisse, de Serlone pauca dicenda sunt.'

le chroniqueur a-t-il voulu céder à la légende, à partir de faits peut-être authentiques, mais qu'il aura transformés pour les rendre susceptibles d'être chantés de cour en cour. Insistant sur la manière dont ces hommes opèrent incognito et sur la reconnaissance et les louanges qui s'en suivent, il fait passer Tancrede et Serlon de l'ombre à la lumière, comme pour illustrer cette capacité des Hauteville à se hausser dans les honneurs par leur bravoure et donner à ces épisodes une valeur allégorique. Peut-être aussi a-t-il voulu, en cette fin du livre I, créer une figure, dont l'épopée associée à celle de son père Tancrede, annonce le destin héroï-tragique de Serlon II en Sicile. Celui-ci, en effet, s'illustre à la bataille de Cerami, remportant une victoire extraordinaire contre des milliers de Sarrasins, bien qu'il ne soit à la tête que de trente-six chevaliers. Ce même Serlon meurt quelques années plus tard près de Cerami, alors qu'il était pris en chasse par les Sarrasins, et qu'il se battait rageusement, en protégeant ses arrières d'un rocher, exactement comme le sanglier de Tancrede. La mort de Serlon II à la fin du deuxième livre fait ainsi écho aux exploits rapportés sur son père et son grand-père à la fin du premier. Bien plus, il incarne à tel point la vaillance des Hauteville, que les Sarrasins, après l'avoir tué, lui arrachent le cœur pour le manger et absorber en même temps son courage; puis, sa tête, envoyée au roi d'Afrique et 'plantée sur un pieu, est transportée à travers les places de la ville royale, tandis que le crieur public proclame que c'est la tête de l'ennemi le plus acharné de Sicile'.<sup>50</sup> Chez Malaterra, le récit historique a partie liée avec la légende, tout autant, sinon plus, que dans le poème épique de Guillaume de Pouille. Et à la fin du livre I, Malaterra ne cache pas d'ailleurs qu'il a fait le récit de ce que lui a enseigné la renommée (*fama*) des Hauteville.<sup>51</sup>

Par ailleurs Malaterra se donnait pour mission de ne rien oublier, mais il reconnaît l'impossibilité d'y parvenir<sup>52</sup> et intervient même parfois pour indiquer qu'il passe sur certains événements.<sup>53</sup> Il est évident en effet que Malaterra fait des choix, comme tous les auteurs d'œuvres semblables, tant dans ses omissions que dans les épisodes qu'il souhaite mettre en avant.<sup>54</sup> En outre les faits sélectionnés sont détournés à loisir pour servir l'intérêt du commanditaire. Je citerai à titre d'exemple le récit de la bataille de Civitate, que l'on peut mettre en regard de ceux, beaucoup plus développés, d'Aimé du Mont-Cassin et de Guillaume de Pouille, mais aussi de ceux des chroniqueurs favorables à Léon IX.<sup>55</sup> Malaterra ne dit rien des relations préalablement entretenues par le pape et Dreux ni de la conduite des Normands en

<sup>50</sup> II, 46 (Pontieri, 54, 26–31): 'Serlone exenterato, Sarraceni cor extrahunt, utque audaciam ejus, quae multa fuerat, conciperent, comedisse dicuntur. Capita vero occisorum abscissa in Africam regi ad honorem mittunt; ubi caput Serlonis stipti impositum et per plateas urbis delatum, a clamante est praecornizatum hunc esse a quo, prae ceteris, Sicilia impugnabatur, hostes devictos, nullo simili superstite. Sicilianum suae sorti amodo facile cessorum.'

<sup>51</sup> I, 40 (Pontieri, p. 25, 34–5): 'Nunc vero, quia non quidem omnia quae memoranda forent sed pauca quae fama didicimus ab ipsis fratribus in Apulia vel certe Calabria facta.'

<sup>52</sup> Cf. note précédente.

<sup>53</sup> Ainsi en I, 11 (Pontieri, p. 14, 7–9): 'Sed quia perlongum est huic operi per singula perstringendo inserere qualiter apud Apuliam egerint, hoc tantum summatis non solum nos, sed etiam res ipsa testatur, quod omnem patriam armis domantes sibi subjugaverunt'; IV, 23 (Pontieri, 101, 15–16): 'quibusdam controversiis inter Corradum, ejusdem Henrici filium, ac patrem – quod seriatim longum est enarrare – insurgentibus.'

<sup>54</sup> Citons les anecdotes concernant Costa Condonicita (II, 44) ou Ingelmar (III, 31), dont la valeur exemplaire apparaît clairement.

<sup>55</sup> Pour une étude comparative de ces sources, cf. H. Taviani-Carozzi, 'Léon IX et les Normands d'Italie du Sud', dans *Léon IX et son temps, Actes du colloque international organisé par l'Institut d'Histoire Médiévale de l'Université Marc-Bloch, Strasbourg-Eguisheim, 20–22 juin 2002*, G. Bischoff et B.-M. Tock (dir.), Turnhout 2006, 299–329.

Pouille. Il se contente, pour justifier la décision du pape, d'attribuer à ses personnages un trait de caractère: le pape est un ambitieux, qui se laisse convaincre par les fourbes Lombards. Onfroi de Hauteville, quant à lui, réunit son armée, parce qu'il préfère mourir honorablement. En revanche, s'agissant des conséquences de la bataille, Malaterra est le seul à dire que Léon IX, pris de pitié devant le repentir des Normands, leur aurait accordé les territoires conquis en Pouille et en Calabre et ceux qui restaient à conquérir en Sicile; ce faisant, il anticipe de six ans la concession faite par Nicolas II à Robert au concile de Melfi de 1059, dont en revanche il ne dira rien, affirmant par là qu'une relation de nature vassalique s'instaure dès le lendemain de Civitate entre le pape et les Normands.<sup>56</sup>

L'un des exemples récurrents de la manière dont Malaterra accommode les faits réside dans son insistance à montrer que les Normands étaient numériquement inférieurs à leurs adversaires.<sup>57</sup> L'épisode le plus célèbre est à n'en pas douter le récit de la bataille de Cerami: dans un premier temps, Serlon II met en fuite des milliers de Sarrasins avec ses trente-six chevaliers et, dans un second temps, le comte entérine la victoire de son neveu en partant à l'assaut de l'ennemi, devancé par un cavalier blanc, muni de l'étendard du Christ, et portant lui-même un étendard sur lequel une croix est apparue miraculeusement. Les Normands, galvanisés par cette double apparition et louant saint Georges, marchent contre l'adversaire et remportent une victoire triomphale. Il s'agit de l'épisode dans lequel Malaterra fait intervenir le merveilleux chrétien avec le plus d'éclat. Mais les miracles ne sont pas aussi rares qu'on a pu le dire<sup>58</sup> car, outre celui-ci, on pourrait en citer quatre autres qui tous ont rapport à la mer: en II, 6, les flots sont apaisés grâce à l'action de saint Andronius; en IV, 2, la flotte de Roger s'avance vers Syracuse sans voile ni rame, preuve, précise Malaterra, du soutien de Dieu dans l'entreprise, etc.<sup>59</sup> De plus, Malaterra ne cesse de dire combien Robert et Roger sont soutenus par la providence divine, et c'est grâce à elle que l'un et l'autre échappent au piège mortel tendu pour l'un par les habitants de Bari et pour l'autre par des Slaves près de Taormine.<sup>60</sup>

En outre, la manipulation des faits s'accompagne de celle des sentiments des personnages, dans lesquels l'historien-écrivain trouve très souvent les moteurs de l'action: la colère et le désir de vengeance, la cupidité et l'amour du gain donnent lieu à de nombreux combats; la terreur inspirée par l'ennemi provoque aussitôt la

<sup>56</sup> Malaterra semble avoir utilisé à dessein le même vocabulaire de la féodalité pour rapporter la concession territoriale faite à Rollon et celle faite à Onfroi de Hauteville: cf. Lucas-Avenel, 'La concession faite à Rollon'. D'autres exemples pourraient illustrer encore la déformation des faits par Malaterra, comme la manière dont il présente les aînés de Tancrede affranchis de la tutelle lombarde ou byzantine dès le retour de Sicile en 1040. On ignore si c'est à Roger ou à Robert qu'il faut attribuer l'initiative de la conquête de la Sicile: Geoffroi Malaterra et Aimé du Mont-Cassin mettent chacun en avant le héros qu'ils célèbrent, etc.

<sup>57</sup> Parfois le nombre des Normands est clairement indiqué et s'oppose à *multa* ou *numerosa multitudo*. Ainsi en II, 17 (Pontieri, p. 34, 10-14): 'Belcawet igitur, numerosa multitudo Africanorum et Siciliensium coadunata, bellum quod diu disposuerat hostibus offert, anno ab incarnatione Domini MLXI. Porro dux, exercitum semipartiens - erant enim tantummodo septingenti - et ex ipsis duas acies ordinans, unam fratri, ut prior - sicuti sibi moris erat - in hostem feriat, delegat, ipse cum altera suos alacriter verbis exhortando subsequi non tardat.'

<sup>58</sup> Cf. Wolf, *The Deeds of Count Roger of Calabria and Sicily*, 19-21.

<sup>59</sup> IV, 2 (Pontieri, p. 85, 21-3); en IV, 16 (Pontieri, p. 95, 35-7), la main de Dieu soulève la flotte de Roger, lourdement chargée des chrétiens de Malte libérés; en IV, 25 (Pontieri, p. 103, 34-9), le navire portant l'évêque de Nicastro échappe aux pirates, grâce à la prière qu'il a adressée à Dieu.

<sup>60</sup> II, 40 (Pontieri, p. 49, 29): *Deo protegente*. III, 15 (Pontieri, p. 66, 13-14): 'Sed cordium solus inspector, Deus, bonam intentionem principis et praecedentia sive subsequenta per eum futura bona praenotans, aliter ac illi moliebantur rem transtulit.'

reddition ou la fuite. L'art de Malaterra réside aussi dans la manipulation des sentiments du public qu'il cherche à toucher par la composition de scènes et d'images frappantes: il sait tour à tour susciter l'admiration et la répulsion, l'amour et la haine, la joie et la compassion. Dans ce but, Malaterra met souvent en scène des femmes et des enfants. Ainsi, lors du siège de Troina, la détresse des Normands assiégés est partagée par Roger et Judith, qui n'ont plus rien à manger ni de vêtement pour se protéger du froid, au point que le comte et la comtesse revêtent alternativement le seul manteau dont ils disposent; un peu plus tard, on apprend que les hommes de Roger s'encouragent mutuellement et affectent de sourire pour ne pas décourager les moins braves, tandis que Judith n'a que ses larmes pour se rassasier.<sup>61</sup> Citons encore la famine en Calabre, pendant laquelle les mères, dans un acte de piété filiale, arrachent la nourriture viciee par le froid de la bouche même de leurs enfants.<sup>62</sup>

Les scènes saisissantes se succèdent parfois de façon très inattendue et sans qu'on puisse toujours y déceler clairement une portée panégyrique: ainsi, juste après avoir précisé que Robert et Roger font crever les yeux de Gautier, de crainte qu'il ne se venge, on apprend que la sœur de ce dernier avait des jambes d'une blancheur si éclatante que, lorsqu'elle les baignait dans la mer, les poissons s'approchaient au point qu'elle pouvait les saisir. De même, que penser du récit de la fuite des deux Sarrasins de Messine: le jeune homme tue sa sœur trop fragile pour supporter la course, de peur qu'elle n'abjure ou ne soit violée par les Normands? Malaterra ne commente pas ce chapitre, mais l'anonymat des personnages révèle que sa valeur est sans doute plus exemplaire qu'historique. Aussi peut-on se demander quelle interprétation il faut lui donner et comment il était perçu par les lecteurs des onzième et douzième siècles: faut-il y voir une condamnation de la mauvaise conduite de certains Normands ou plus généralement des horreurs que la guerre entraînait fatalement ou bien encore un appel presque fraternel à considérer l'ennemi – bien que 'païen' – dans sa réalité humaine? Ce que l'on peut noter en tout cas, c'est le soin que porte Malaterra à établir des oppositions entre les sentiments des personnages, au moyen le plus souvent de phrases courtes et efficaces, comme pour les habitants de Palerme:<sup>63</sup>

Urbs tota concutitur: lacrimosae voces liberorum et mulierum per aera caelum usque attolluntur. Gaudio nostrorum illis tristitia parturitur.

La ville tout entière est bouleversée: les voix pleines de sanglots des enfants et des femmes s'élèvent dans les airs jusqu'au ciel. La joie des nôtres est pour eux source d'affliction.<sup>64</sup>

Ainsi, au sein même du récit épique, Malaterra tient un discours parfois complexe,

<sup>61</sup> Cf. II, 29 (Pontieri, p. 40, 24–33): 'Vestium etiam tanta penuria illis erat ut, inter comitem et comitissam non nisi unam cappam habentes, alternatim, prout cuique major necessitas incumberebat, ea utebantur. ... Nostri autem, quamvis tanta penuria affecti famis et laboris vigiliarumque aestu inter se ipsos flebiliores anhelerent, viriles animo alter alteri flebilitatem suam, ne ad invicem dehortarentur, occultantes, quandam hilaritatem vultu et verbis simulare tentabant. Sed juvenula comitissa sitim quidem aqua extinguebat; famem vero non nisi lacrimis et somno, aliud unde non habens, refrenare sciebat.'

<sup>62</sup> I, 27 (Pontieri, p. 21, 30–1): 'Matres pietatis affectu ab ipso liberorum ore cibum rapere potius quam administrare impudenti violentia satagebant.'

<sup>63</sup> II, 42 (Pontieri, p. 50, 22–3).

<sup>64</sup> Ou encore ceux de Jato en III, 18, v. 25–6 (Pontieri, p. 67, 39–40): 'Sed quamvis doleat, non dissimulando revelat: / Cur doleat nostis, quia lactus erat suus hostis' ('Mais, bien qu'il souffre, donnant le change, il ne laisse rien paraître: vous connaissez les raisons de sa douleur, c'est la joie de son ennemi').

dans lequel la légèreté succède à la cruauté, comme s'il voulait juxtaposer la laideur et la beauté, le mal et le bien.

Malaterra sait encore susciter l'intérêt du lecteur en variant le ton. Certes l'emphase et l'hyperbole apparaissent le plus souvent: l'historien multiplie les superlatifs et les intensifs, crée des oppositions et des parallélismes, afin de louer les Normands ou de condamner leurs ennemis. Mais il sait surprendre aussi par l'humour, la dérision ou même l'ironie. Ainsi, le personnage de Pierre de Tyr, que Robert saisit à bras le corps:

Guiscard ... saisit Pierre à bras-le-corps et résolu, l'ayant hissé sur les épaules, de l'emmener en le portant jusqu'à ses hommes. Alors, pendant que les compagnons des deux camps accouraient, les habitants de Bisignano, pour délivrer Pierre, les Normands, pour aider leur seigneur, Guiscard, tantôt portant, tantôt roulant, tantôt traînant Pierre, qui n'opposait qu'une faible résistance, le ramena jusqu'aux siens.<sup>65</sup>

Parmi les éléments qui rendent le texte particulièrement vivant tout en servant le genre épideictique (ou genre de la *laudatio*), il faut mentionner la composition des discours directs. Le chroniqueur loue l'éloquence des Normands dès le portrait inaugural, mais plus que le simple lieu commun d'une qualité héritée de l'Antiquité, cette éloquence est mise en scène, et apparaît comme un élément clé de la victoire des Hauteville: seuls Robert et Roger, en effet, ont véritablement droit à la parole dans le récit. C'est dans le livre II que l'on trouve la plupart des discours, dont les plus longs sont placés dans la bouche de Roger. Mentionnons en particulier les deux discours successifs de Robert puis de Roger à Gerace.<sup>66</sup> Robert est fait prisonnier par les habitants de la place, qui s'étaient ralliés à Roger, mais il échappe à la mort, grâce à son habileté oratoire qui lui vaut le soutien des plus sages, souligne Malaterra. Le discours du héros, savamment construit, est suivi de celui de Roger, qui s'adresse à son tour aux habitants de la ville pour les convaincre de lui livrer le prisonnier. Ces deux discours, d'une longueur remarquable, constituent un point fort de la dramatisation du récit, car Robert n'a jamais été dans une situation si critique et, pour qu'il s'en sorte, sa force physique doit céder le pas à l'intelligence et à la rhétorique. La théâtralisation de cet épisode est révélatrice de ce que Malaterra veut montrer: d'une part la capacité des Normands à soumettre les villes rebelles; d'autre part la magnanimité et la *legalitas* de Roger vis-à-vis de son frère.

Parmi les éléments qui confèrent à l'œuvre une dimension légendaire, il faudrait encore mentionner les nombreuses comparaisons épiques: le lion revient à diverses reprises pour qualifier Robert, Roger, ou encore Jourdain son fils, habités d'une *ferocitas* semblable à celle de l'animal sauvage. Plus originale est celle du taureau: Roger est tiré à l'écart par les habitants de Troina pour le tuer, 'tandis qu'il leur résiste comme le taureau conduit au sacrifice'.<sup>67</sup> La suite est tout aussi épique:

<sup>65</sup> I, 17 (Pontieri, p. 17, 33-36): 'Guiscardus ... Petrum medium corripiens, collo superpositum, versus suos asportare coepit. Accurrentibus itaque utriusque sociis, Bisinianensibus ut Petrum eruerent, Normannis vero ut dominum suum juvent, Guiscardus Petrum enerviter reluctantem interdum portando, interdum volutando, interdum trahendo usque ad suos perduxit.' On peut encore mentionner, en I, 9 (Pontieri, p. 12, 21-8), le comique qui naît de l'ébahissement de l'ambassadeur grec, tombé de cheval après que celui-ci eut été frappé par le coup d'Hugues Tubeuf, et réconforté par les Normands eux-mêmes. Malaterra se moque aussi des Pisans qui n'osent pas attaquer Palerme sans le comte, mais brisent 'la chaîne qui fermait le port d'une rive à l'autre, en un geste qu'ils tinrent, selon l'habitude de leur peuple, pour un véritable exploit' (II, 34, Pontieri, p. 45, 18-20); enfin Geoffroi tient un propos ironique sur l'archevêque de Palerme, qui continuait de pratiquer le culte chrétien, 'bien que timoré et grec', précise-t-il (II, 45, Pontieri, p. 53, 22).

<sup>66</sup> II, 24 et II, 26 (Pontieri, pp. 36 à 38).

<sup>67</sup> II, 29 (Pontieri, p. 40, 39-40): 'quasi taurum ad victimam reluctantem'.

Alors le comte, placé dans un si grand danger, se souvenant de ses anciennes forces, dégaine l'épée qu'il portait à la ceinture et, comme une faux qui coupe l'herbe d'un pré verdoyant, il la fait tourner tout autour de lui, frappant de taille sans relâche; lorsqu'il eut ainsi tué beaucoup d'hommes, il se libère par la seule force de son bras et l'aide de Dieu, ayant provoqué un si grand carnage parmi ses ennemis que, de même que dans les taillis épais gisent sur le sol les branches brisées par le vent, de même tout autour de lui gisaient les cadavres des ennemis qu'il avait abattus.<sup>68</sup>

Enfin, il faut mentionner les passages en vers placés aux livres III et IV, dont la longueur fait du livre III un prosimètre, comme l'œuvre de Dudon de Saint-Quentin. Malgré la diversité des thèmes traités dans ces chapitres, chacun d'eux est le moment privilégié d'une prise de parole de l'auteur, qui met en évidence l'élévation politique et religieuse de Robert et Roger. L'auteur s'y affranchit volontiers des limites spatio-temporelles du récit historique, pour chanter l'exemplarité des mérites du comte ou de ses compagnons, dans un style épuré, particulièrement efficace par la densité du propos et suggestif par la musicalité du vers. En outre, plusieurs de ces pièces, rompant avec l'économie narrative, offrent au poète le lieu d'une expression personnelle, dans laquelle le lyrisme maîtrisé n'est sans doute jamais dénué d'une volonté d'instruire le lecteur et de chanter les louanges de son commanditaire. Citons seulement pour exemple le *Planctus* d'Enisand, le Breton qui a sacrifié sa vie pour sauver celle du comte. Malaterra vante la fidélité de cet homme qui connaîtra les ailes des anges et l'oppose à la trahison de Juda, promis à la géhenne (*Angelicam pennam capiet hic, ille gehennam!*).<sup>69</sup>

Ainsi Malaterra élabore une représentation héroïque des fils de Tancrède en utilisant tous les ressorts du récit historique et de l'épopée, hérités des modèles antiques. Il fait de son récit une œuvre littéraire riche en images et en rebondissements, susceptibles de frapper l'imagination et la sensibilité du lecteur, bref de lui plaire tout en mobilisant plus aisément sa mémoire.

### *L'élévation de Roger ou le récit d'une conversion*

Malaterra avait précisé dans la lettre dédicatoire que Roger souhaitait qu'il racontât ses triomphes (*triumphos*), les qualifiant de *laboriosos* et précisant qu'il les avait remportés *non sine magno discrimine*. En outre, peu après l'arrivée de Roger en Italie, Malaterra indique pourquoi il rapporte le dénuement dans lequel se trouvait le jeune homme et fait le récit de ses brigandages:

En rapportant cela, nous ne cherchons pas à le déshonorer; au contraire, nous allons relater à son sujet, sur sa propre injonction, des actions encore plus basses et plus condamnables, afin de dévoiler au plus grand nombre avec quelle peine et dans quel embarras il sortit d'un état de profonde pauvreté pour atteindre le plus haut sommet des richesses et de l'honneur.<sup>70</sup>

<sup>68</sup> II, 30 (Pontieri, p. 40, 41 – p. 41, 4): 'Porro comes, in tanto discrimine positus, pristinorum virium haud immemor, ense quo accinctus erat exerens et in modum falcis virens pratum reseccans circumquaque impiger vibrando ducens, pluribus interceptis, sola dextra et Dei adiutorio liberatur, tanta strage de inimicis facta ut, sicut in condensis saltibus jacerent a vento dirupta ligna, sic circumquaque sibi adjacerent hostium ab ipso perempta cadavera.'

<sup>69</sup> III, 16 (Pontieri, p. 66, 34–5).

<sup>70</sup> I, 25 (Pontieri, p. 20, 21–3): 'Quod quidem ad ejus ignominiam non dicimus, sed, ipso ita praecipiente, adhuc viliora et reprehensibiliora de ipso scripturi sumus, ut pluribus patescat quam laboriose et cum quanta angustia a profunda paupertate ad summum culmen divitiarum vel honoris attingerit.'

L'œuvre doit donc s'apparenter au récit de l'ascension de Roger dans les richesses et les honneurs, dont la nature est à la fois militaire, politique et religieuse: trois dimensions dont le chroniqueur montre progressivement les liens, jusqu'au point final du récit qui s'achève sur la Légation apostolique.

Les vertus militaires des fils de Tancrede ne sont pas vantées que par Malaterra mais par tous les témoins des faits, qu'ils soient de langue latine, grecque ou arabe, et qu'ils leur soient favorables ou non. Cependant, chez Malaterra, l'exaltation des vertus terrestres – la *strenuitas* en particulier, ainsi que la *fortuna* étudiées par Ovidio Capitani<sup>71</sup> – pourrait faire penser à une laïcisation du discours épidéictique,<sup>72</sup> d'autant que ces qualités sont soutenues par l'*aviditas dominationis*, qui constitue le *mos inditus* des fils de Tancrede.<sup>73</sup> Faut-il conclure de la présence de termes qui pourraient amener à assimiler Roger au tyran Catilina de Salluste qu'il y avait là une critique sous-jacente de la part du chroniqueur envers son protagoniste?<sup>74</sup> Je ne le crois pas: l'ascension de ces hommes – et en particulier de Robert et, plus encore de Roger – répond à un projet divin, annoncé dès le début du récit par le présage qui concerne l'étymologie de Hauteville. Celle-ci apparaît juste après celle de 'Normand' et 'Normandie':

Or, parmi les contrées de cette terre, se trouve un pays qu'on nomme le Cotentin, et sur ce territoire est un village, dont le nom de Hauteville est dû moins assurément à la hauteur d'une colline sur laquelle il est situé, qu'à un présage, croyons-nous, fondé sur l'observation d'un signe annonçant la réussite et les heureux succès des futurs héritiers de ce village, lesquels, avec l'aide de Dieu et leur propre vaillance, allaient accéder par degrés au haut sommet des honneurs. Nous ne savons pas, en effet, si c'est pour avoir observé ce qui lui plaisait chez les générations précédentes ou chez leurs futurs héritiers ou encore chez les deux, que la divine providence éleva ces héritiers à de tels honneurs que, semblablement à ce qui avait été promis à Abraham, ils se multiplièrent pour devenir un grand peuple, étendirent leur domination par les armes et assujettirent de nombreux peuples: voilà ce que nous relaterons d'une plume rapide au fil de notre récit.<sup>75</sup>

Cette étymologie témoigne de l'empreinte d'Isidore de Séville, de même que la caractérisation de chaque *gens*: la faiblesse des Grecs, la perfidie des Lombards et l'impiété des Sarrasins, qui sont autant d'explications de leurs actions mais aussi de leur défaite dans de *De rebus gestis Rogerii* de Malaterra. L'ignorance affichée

<sup>71</sup> O. Capitani, 'Motivazioni peculiari e linee costanti della chronachistica normanna dell'Italia meridionale; secc. XI–XII', dans *Rend. dell'Accad. delle scienze dell'Istituto di Bologna*, classe di scienze morali, LXV (1976–77), 59–91; traduction anglaise: 'Specific Motivations and Continuing Themes in the Norman Chronicles of Southern Italy in the Eleventh and Twelfth Centuries', dans idem, *The Normans in Sicily and Southern Italy, Lincolni Lectures 1974*, Oxford 1977, 1–46.

<sup>72</sup> M. Oldoni, 'Mentalità ed evoluzione della storiografia normanna fra l'XI e il XII secolo in Italia', dans *Ruggero il Gran conte e l'Inizio dello stato normanno*, 1977, 169, parle de la 'laicità del guerriero' de Malaterra et qualifie la *strenuitas* des Hauteville de 'tutta laica' (ibid., 171).

<sup>73</sup> Ce caractère, précise encore le chroniqueur, est présent chez Guiscard plus que chez tous les autres (cf. II, 38–39, Pontieri, p. 48, 6–11).

<sup>74</sup> Cf. à ce propos la discussion introduite par Wolf, *The Deeds of Count Roger*, 29–33.

<sup>75</sup> I, 3 (Pontieri, p. 8, 22–p. 9, 6): 'In cuius <partibus> quaedam provincia est quae Constantinum dicitur, in cuius territorio villa est quae Altavilla nuncupatur, non quidem tantum pro excellentia alicujus montis in quo sita sit, quantum, ut credimus, aliquo auspicio ad considerationem praenotantis eventum et prosperos successus ejusdem villae futurorum heredum, Dei adiutorio et sua strenuitate gradatim altioris honoris culmen scandentium. Nam nescimus utrum in praecedentibus partibus vel certe in postea futuris heredibus aut etiam in utrisque divina providentia, quod sibi placeret inspicens, heredes ipsos in tantum provexit ut, sicut Abrahae repromissum est, in gentem magnam crescentes et suum imperium armis dilatantes, multarum gentium sibi colla subdiderunt: quod paulatim perstringendo stilo prosequemur.'

ici par le chroniqueur (*nam nescimus ...*) cache en fait ce que la progression de son récit cherche à faire apparaître comme une certitude: les fils de Tancrède constituent une nouvelle lignée élue par la providence divine, et accompagnée par elle dans toutes ses actions; c'est ce qu'il entend démontrer de sa plume. Ainsi, si l'écriture de Malaterra et certains de ses choix ont parfois suscité des doutes sur sa sincérité, il ne semble pas qu'il faille chercher de réponse à la question de ses intentions politiques ailleurs que dans un processus de légitimation, qui repose sur la reconnaissance par Dieu des mérites de Roger. Pour le montrer, je voudrais d'abord revenir rapidement sur les emplois de *strenuitas* et *fortuna*.

La première occurrence de *strenuitas* indique que l'efficacité de cette qualité dépend étroitement du soutien de Dieu, car elle se trouve placée dans l'évocation du présage et coordonnée à l'*adjutorium Dei*,<sup>76</sup> comme si la combinaison de ces deux instances était précisément la condition de la réussite et de l'ascension des Hauteville. De même en II, 30, Roger, acculé à Troina, parvient à se libérer *sola dextra et Dei adjutorio*. Cet épisode semble être l'illustration de ce que le chroniqueur a énoncé en II, 9, quand, ayant rapporté la promesse de Robert et Roger de se montrer plus dévots si la terre leur était accordée grâce à l'aide divine, il ajoute 'qu'ils gardaient à l'esprit avec une foi sans faille cette parole de l'Écriture: "Dans tout ce que tu entreprends, appelle Dieu à ton aide et tu auras d'heureux succès." Et, "comme il n'y a ni prudence, ni sagesse, ni résolution qui vaille contre le Seigneur" et qu'on avance sans difficulté quand on a le soutien de l'Esprit Saint, dans toutes les entreprises qu'ils avaient résolu de mener, le cœur plein de componction et débordant de larmes, ils implorent Dieu, qui ordonne et gouverne avec puissance.'<sup>77</sup>

Concernant, la *fortuna*, il s'agit bien là d'un motif antique et païen repris par Malaterra, comme un leitmotiv. L'étude des occurrences du terme *fortuna* dans le récit enseigne que la *strenuitas* des Normands, celle de Robert et de Roger en particulier, est secondée par le sort, et qu'ils connaissent ainsi la *felicitas*; autant de termes qui désignent des qualités charismatiques du chef de guerre antique, comme l'a rappelé tout récemment Vito Sivo.<sup>78</sup> Comme chez les Anciens, les emplois de la *fortuna* chez Malaterra montrent que celle-ci peut être liée au hasard, qu'il s'agisse de la fortune des Normands<sup>79</sup> ou de celle de leurs adversaires.<sup>80</sup> Parmi les Normands, certains craignent son caractère changeant et considèrent que le succès doit être suivi de la plus grande prudence.<sup>81</sup> Robert, lui-même, invoque le principe de muta-

<sup>76</sup> Cf. note précédente.

<sup>77</sup> II, 9 (Pontieri, p. 32, 11–15): 'certa fide in mente retinentes quod scriptum est: 'In omnibus negotiis tuis Deum adiutorem tibi assume, et habebis prosperos effectus'. Et 'quia non est prudentia, non est sapientia, non est consilium contra Dominum' et quod nulla proficiendi difficultas est ubi Spiritus Sanctus cooperatur adest, in omnibus quae facere disponebant Deum ordinatorem et fortiorem gubernatorem lacrimabili compunctione cordis implorant.'

<sup>78</sup> V. Sivo, 'Éléments classiques et chrétiens dans l'historiographie normande: le portrait du Grand Comte Roger', dans *L'historiographie médiévale normande* (sous presse).

<sup>79</sup> Cf. dans le portrait des Normands en I, 3 (Pontieri, p. 8, 18): 'laboris, inediae et algoris, ubi fortuna expetit, patiens'.

<sup>80</sup> Ainsi, pour les Siciliens en II, 41 (Pontieri, p. 49, 41): 'belli fortunam contra comitem tentare parant'.

<sup>81</sup> Aussi les compagnons de Roger lui conseillent-ils de ne pas tenter davantage la fortune, après la victoire de Serlon à Cerami, en II, 33 (Pontieri, p. 43, 22–7): 'tandis qu'il réfléchit à la poursuite des opérations pour affermir la victoire, certains cherchent par peur à l'en dissuader et lui disent de se contenter de la victoire obtenue par Dieu par l'intermédiaire de son neveu, dans la crainte que la fortune inconstante ne vint à compromettre la situation s'il se lançait plus avant dans la poursuite.' Mais Ourseul de Baillieu puis Roger s'emporent devant une telle couardise, et partent aussitôt au combat. L'argument

bilité de la fortune dans son discours aux habitants de Gerace pour les amener à la prudence:

La fortune changeante, qui vous sourit à présent tandis qu'elle m'est contraire, pourrait vous montrer, par son sourire, le signe d'un malheur à venir, car jamais personne n'accède au pouvoir sans que Dieu l'ait voulu.<sup>82</sup>

Mais la reconnaissance de ce revers de fortune ne sert qu'à établir plus fortement ce qui constitue l'essentiel de l'argumentation de Guiscard: l'idée que la fortune est soumise à la volonté divine. En fait, il apparaît que, chez Malaterra, lorsque la *fortuna* est une force active, elle est toujours favorable aux Normands, parce qu'ils ont son soutien, comme ils ont celui de Dieu, et les syntagmes *fortuna favente*, *fortuna cedens*, *fortuna aridens* sont plusieurs fois attachés aux fils de Tancrede pour annoncer leur succès,<sup>83</sup> tandis que leurs ennemis sont systématiquement aveuglés lorsqu'ils se croient accompagnés de la *fortuna*.<sup>84</sup> Celle de Roger, précise Malaterra, est une force bénéfique qui ne lui fait jamais défaut: Roger, dit-il, 'avait la fureur du lion, mais une fureur guidée par la prévoyance et secondée par la fortune'.<sup>85</sup> Elle est alors liée à la providence divine ou soumise à celle-ci, comme Guiscard le dit lui-même aux Slaves qui le servent: *Nam Deo fortunam prosperante, facile praevalerimus!*<sup>86</sup> Et comme le confirme Roger, rappelant à ses hommes la victoire de Cerami: 'La fortune, qui vous souriait alors est aujourd'hui encore gouvernée par le même maître qu'alors.'<sup>87</sup> La *fortuna* qui sert la cause des Hauteville n'a plus rien à voir avec la figure païenne du hasard, mais elle suit le sens de l'histoire, qui correspond au plan de Dieu. Je mentionnerai pour finir sur ce point les deux dernières occurrences qui apparaissent après le récit du miracle dont bénéficie l'évêque de Nicastro, qui échappe aux pirates après avoir imploré l'aide de Dieu. Dès lors, s'interroge Malaterra: 'qui douterait que cette lignée fût dotée d'une heureuse destinée (*felicitate*) par la volonté divine?', car la fortune, continue-t-il, ne lui a pas fait défaut, et il conclut: 'à l'appel de la fortune favorable,

avait aussi été utilisé par les compagnons de Guiscard, effrayés de voir leur chef prendre des risques qu'ils jugent si démesurés pour ramener du butin, en I, 16 (Pontieri, p. 17, 12–14): 'Redarguitur jam plurimum ab ipsis quod talia praesumpserit, et ne ulterius praesumat admonetur, ne forte fortuna, quae nunc arrisit, postmodum, si temptetur, in pejus cedat' ('Il reçoit aussitôt de leur part d'innombrables reproches pour avoir montré une telle audace et ils le mettent en garde de n'en plus montrer de telle à l'avenir, de peur que la fortune qui aujourd'hui lui a souri, plus tard, si on la provoque, n'entraîne par hasard un résultat plus malheureux.')

<sup>82</sup> Malaterra, II, 24 (Pontieri, p. 37, 33–6): 'Nolite, inquit, nolite superabundantiori laetitia fallaciter extolli, et rotalis fortuna, vobis ad praesens aridens, mihi autem adversa, arrisione sua indicium vobis praenotet in futurum habendae adversitatis, cum nulla potestas absque divina dispensatione nemini attribuatur.'

<sup>83</sup> I, 23 (Pontieri, p. 20, 8); II, 26 (Pontieri, p. 38, 32); II, 27 (Pontieri, p. 39, 4); II, 40 (Pontieri, p. 48, 19–20); II, 43 (Pontieri, p. 51, 16); III, 25 (Pontieri, p. 72, 11); IV, 6 (Pontieri, p. 88, 10).

<sup>84</sup> II, 35 (Pontieri, p. 45, 35); II, 41 (Pontieri, p. 50, 4); III, 33 (Pontieri, p. 77, 19: la fortune sourit ici à Henri IV, mais pour peu de temps); IV, 22 (Pontieri, p. 100, 17).

<sup>85</sup> II, 43 (Pontieri, p. 51, 15–16): 'leoninam in omni certamine habens ferocitatem, quam tamen prudentia regebat et fortuna favens comitabatur.'

<sup>86</sup> I, 16 (Pontieri, p. 17, 3).

<sup>87</sup> II, 35 (Pontieri, p. 46, 16): 'Fortuna tunc vobis aridens ab eodem quo et tunc adhuc regitur'; cf. encore II, 41 (Pontieri, p. 50, 4–6): 'Fortuna vobis favens praedam quam longius quaerere disposueratis, labori vestro parcens, ultro vobis obviam, ne plus in conficiendo itineris fatigemini, adducit. Ecce praeda a Deo vobis concessa!' ('La fortune, qui vous est favorable, met sur votre chemin le butin que vous aviez résolu d'aller chercher au loin, épargnant votre peine, afin que vous ne vous fatigiez pas davantage en faisant la route. Voici le butin que Dieu vous a accordé!')

leur navire a échappé à l'attaque des ennemis'.<sup>88</sup> La substitution du nom de Dieu, invoqué plus haut par l'évêque, à celui de *fortuna gratiose* ne laisse pas de doute sur l'interprétation qu'il faut en avoir, surtout quand il s'agit de montrer l'efficacité de la prière d'un évêque par le récit d'un miracle.

De manière plus générale, les références scripturaires ne doivent pas être considérées comme des 'surimpositions', selon le mot de K. B. Wolf,<sup>89</sup> et la pensée païenne, notamment celle de Salluste, n'a pas prévalu sur la pensée chrétienne. Tout d'abord l'influence de Salluste fut considérable tout au long du Moyen Âge, notamment mais pas seulement chez les historiographes, et sa réflexion morale a été largement exploitée dans une perspective chrétienne dès saint Augustin. Comment ne pas s'étonner, toutefois, avec K. B. Wolf, que Malaterra se soit à ce point attaché à reprendre des traits caractéristiques de Catilina quand il peint les Normands au début de son récit ainsi que Roger à son arrivée en Italie? Aux éléments de réponse que l'historien américain fournit lui-même par la mise en perspective de l'œuvre sallustéenne avec celle d'Augustin, j'ajouterai que, d'une part, les éléments repris au tyran concernant les Normands peuvent être présentés sous un jour avantageux (l'art de la dissimulation indique l'habileté normande, la *ferocitas*, leur caractère indomptable, et leur insatiable *cupiditas dominationis*, comme le montre habilement Malaterra, est placée par Robert et Roger au service du pape et de Dieu); d'autre part, que le portrait de Catilina a servi aussi à qualifier l'émir Benarvet, le plus vil personnage du *De rebus gestis Rogerii*, tandis que, pour peindre le caractère des Normands, Malaterra a aussi emprunté aux traits des Romains au temps de leur gloire ou à ceux des grands généraux présents dans le *Catilina* comme dans la *Guerre de Jugurtha* (ex: la force, la bravoure, le désir de gloire, qui incite les jeunes gens à exercer leur corps à la guerre et assure la victoire). En fait, l'étude des *juncturae* sallustéennes montre que Malaterra a su prendre à l'historien romain les termes qui soulignaient avec exactitude la qualité ou le vice de son personnage, et les exploiter en les adaptant à un nouveau contexte, voire à les remanier à la lumière de la pensée chrétienne.<sup>90</sup>

Enfin, et peut-être surtout, il me semble que, si Malaterra fait des Normands au début de son œuvre une *gens* animée de sentiments purement terrestres, c'est pour mieux marquer la transformation qui s'opère en ses protagonistes à partir du moment où la conquête de la Sicile est engagée. Malaterra affirme que les Normands arrivent en Italie sous la conduite de Dieu (*Deo se ducente*), mais ne mentionne plus dans la suite du livre I la moindre intervention divine (sauf en I, 27, où la famine en Calabre est la manifestation de la colère de Dieu). La perspective change dès le début du livre II, quand Roger décide d'emblée que la conquête de la Sicile doit servir à restituer à Dieu une terre livrée aux idoles. Dès lors, on pourrait multiplier les exemples qui témoignent de la piété grandissante de Roger, soutenue par le respect du droit et de la parole donnée, la clémence, un sens aigu de la justice, le service dû à ses suzerains.<sup>91</sup> Le motif de cette conversion devient primordial dans

<sup>88</sup> IV, 25 (Pontieri, 104, 8–9): 'Ad invocationem quippe gratiosae fortunae eorum navis haec erepta est ab impugnatione hostium' (La leçon *invocationem* établie par Pontieri d'après le ms B n'est pas sûre: Z donne *nominatorem*).

<sup>89</sup> Wolf, *Making History*, 155 et *The Deeds of Count Roger*, 19. Je suis aussi revenue sur le lien entre Salluste et saint Augustin dans 'La conquête de l'Italie du Sud: contestation et légitimation d'après Geoffroi Malaterra' dans *Images de la contestation du pouvoir dans le monde normand, Xe–XVIIIe siècle, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (29 septembre–3 octobre 2004)*, C. Bougy et S. Poirey (dir.), Caen 2007, 46–51.

<sup>90</sup> Je renvoie à mon étude des emprunts à Salluste: 'Les sallustianismes'.

<sup>91</sup> Toutes ces qualités étaient cependant déjà en germe dans le livre I: le dévouement à Robert notamment.

le récit de Malaterra: il s'agit de faire apparaître le Grand Comte comme un homme d'exception au sein de la lignée des Hauteville, légitime détenteur de toutes les terres nouvellement acquises et digne de recevoir le privilège de la Légation apostolique.

Voici tout d'abord cet extrait du livre II, qui est aussi capital que le présage du début du livre I: Malaterra, en narrateur omniscient, indique le projet de Roger à l'aube de la conquête de la Sicile, en rapportant sa pensée:

Ainsi, pendant que Roger, le comte de Calabre, jeune homme de si belle allure, séjournait à Reggio en compagnie de son frère le duc, après la conquête de toute la Calabre, il apprit que la Sicile était incroyante; aussi, la voyant de très près, puisqu'il n'en était séparé que par un très court bras de mer, en homme toujours avide de pouvoir, fut-il saisi par l'ambition de la conquérir: il estimait le double profit qu'il en tirerait, autant pour son âme que pour son corps, s'il ramenait au culte de Dieu une terre livrée aux idoles et s'il possédait en ce monde les produits et revenus d'une terre qu'un peuple infidèle à Dieu lui avait usurpée et qu'il gouvernerait, lui, au service de Dieu. Ayant médité ce projet, le comte, qui ne tarde pas à mettre ses plans à exécution, se lance avec sa flotte et seulement soixante chevaliers dans le bras de mer.<sup>92</sup>

Dans cet extrait, le chroniqueur ne cache pas que Roger est animé d'un désir insatiable de domination, de l'avidité de pouvoir. Cependant, d'une part il précise que le premier motif qui amène Roger à se tourner vers la Sicile est son *incredulitas*; d'autre part, il annonce d'emblée que cette conquête se fera au service de Dieu, qu'il reconnaît en quelque sorte comme son seigneur. Dès lors, le *De rebus gestis Rogerii* devient le récit d'une nouvelle alliance – que le présage du début du livre I avait annoncée – entre un Dieu protecteur, offrant la terre promise à Roger pour qu'il en ait la jouissance, et le Grand Comte, dont la fidélité se manifeste par des actes de piété et de reconnaissance. En effet, la notion de gratitude pour les bienfaits accordés par Dieu prend une place tout à fait remarquable dans le récit pour opposer le chef normand à ses ennemis musulmans. On peut s'en rendre compte à travers deux extraits du livre II, dans lesquels Malaterra prend la parole, sous la forme de digressions, pour expliquer les faits à la lumière des Écritures et instruire le lecteur:

En II, 6, 3, la prière adressée par Roger à saint Andronius est exaucée: le comte avait fait vœu d'offrir au saint le butin pris aux habitants de Messine pour rebâtir son église près de Reggio. La mer s'apaise, 'grâce aux mérites de ce saint – à ce que nous croyons', dit Malaterra.

<sup>92</sup> II, 1 (Pontieri, p. 29, 13–21). S. Fodale, 'Il Gran Conte e la sede apostolica', dans *Ruggero il Gran conte e l'inizio dello stato normanno, Atti delle seconde giornate normanno-sveve (Bari, 1975)*. Rome 1977, 27, en particulier, a parfaitement exprimé que, quelle qu'ait été la nature réelle des sentiments religieux de Roger, la conquête du pouvoir sur une île administrée par des musulmans, ne pouvait qu'être accompagnée d'une rechristianisation et d'une réorganisation religieuse. L'historien ajoute: 'Ruggero, il conquistatore normanno, ... non può non preoccuparsi ... di reintrodurre nell'isola la religione cristiana. Non avrebbe potuto essere diversamente e la conquista normanna è di necessità anche una conquista di religione.' Le point de vue adopté par Malaterra présente à dessein le projet de Roger comme une reconquête; mais les alliances qui seront bientôt contractées avec les musulmans, témoignent que, dans les faits, la méthode normande n'entre pas dans une logique de guerre de religion. Sans revenir ici sur cette question largement débattue, je renvoie à J. Flori, *La guerre sainte, La formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien*, Paris 2001, en particulier aux pages 294–7, dans lesquelles l'auteur établit que Malaterra véhicule une idéologie de 'guerre sainte'; ainsi qu'à Toubert, 'La première historiographie', 38, qui, donnant raison à C. Erdmann, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, Stuttgart 1935 (à consulter dans la traduction anglaise: *The Origin of the Idea of Crusade*, trans. M. W. Baldwin et W. Goffart, Princeton 1977, en particulier, 108 et seq., 131 et seq.), juge que les 'Gesta de Malaterra [présentent] les éléments constitutifs d'un récit de pré-croisade' et considère Urbain II comme le 'surdestinataire' du projet d'écriture de Malaterra.

Puis, en II, 7, il s'appuie sur deux citations bibliques<sup>93</sup> pour prévenir la critique que l'offrande d'un butin arraché violemment pourrait susciter et conclut:

tout ce qu'on enlève à ces hommes-là, à qui, nous le savons, le royaume des cieus n'appartient pas, eux qui ne confessent Dieu ni en paroles ni en actes, il semble qu'il ne soit pas déplacé de l'offrir à Dieu, car ingrats sont ces hommes qui usent des biens reçus sans reconnaître leur bienfaiteur.<sup>94</sup>

Pour légitimer le don, Malaterra oppose très nettement le Normand chrétien aux Sarrasins, qui, contrairement à lui, ne sont pas reconnaissants envers Dieu, si bien que, dans cette guerre légitime, ils n'ont aucun droit:

L'ingratitude des musulmans par opposition à ce qu'on pourrait appeler la fidélité normande est commentée plus longuement encore dans le même livre, pour expliquer cette fois la victoire miraculeuse de Serlon à Cerami:<sup>95</sup>

Serlon, ... tel un lion en fureur, les mit tous en fuite avec ses trente-six chevaliers, provoquant un horrible carnage, bien qu'ils fussent trente mille sans compter les fantassins, dont la multitude était infinie – c'est incroyable à dire! **Par cet événement nous pouvons savoir à l'évidence que Dieu apportait aux nôtres son soutien.** En effet, il eût été impossible à des forces humaines ni même de concevoir ni non plus, et à plus forte raison, d'accomplir un exploit si grand et inconnu à notre époque. Et si, saisis d'étonnement, nous nous demandons avec le prophète: 'Comment donc un seul homme en mettait-il mille en fuite?'<sup>96</sup> – nous reconnaissons en effet que ceux-là<sup>97</sup>

<sup>93</sup> II, 7 (Pontieri, p. 31, 27–31): 'Et qu'on n'aille pas croire qu'offrir un butin à Dieu, comme ils l'ont fait, soit contraire au droit canon, à cause de cette parole: "Quiconque immole une victime obtenue par rapine ou prélevée sur les biens des pauvres, est semblable à l'homme qui sacrifie un fils en présence de son père" [Si 34, 24: *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui*. Geoffroi a modifié la citation biblique, de manière à la relier plus nettement à la situation: outre la substitution d'*offert sacrificium* par *immolat victimam*, Malaterra juxtapose à ces deux mots les termes *ex rapina*], car il faut comprendre que cette parole traite tout d'abord des biens des pauvres dans le Christ, au sujet desquels il est encore dit ailleurs: "Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieus est à eux"' (Mt. 5, 3).

<sup>94</sup> II, 7 (Pontieri, p. 31, 31–3): 'Istis vero, quorum regnum caelorum non esse scimus, qui Deum nec ore nec opere confitentur, si quid aufertur, Deo offerre haud absurdum videtur, nam acceptis ingrati utuntur a quibus ipse largitor non recognoscitur.' L'expression *acceptis ingrati utuntur* est peut-être inspirée de saint Augustin, *De bono uiduitatis*, 17, 'oremus et gratias agamus de acceptis et quod nondum accepimus eo ipso, quod de acceptis ingrati non sumus, nos accepturos esse fidamus.'

<sup>95</sup> II, 33 (Pontieri, p. 43, 3–21): 'Serlo ..., ut leo furibundus ..., triginta sex milites habens, omnes in fugam dedit. Hoc facto patenter cognoscere possumus Deum nostris fautorem adfuisse. Nam humanae vires tam magnum quid tamque nostris temporibus inauditum nec praesumere quidem, nedum perficere potuissent. Si autem cum propheta admirantes requirimus: "Quomodo persequebatur unus mille?" – nam hoc istis, ut quondam filiis Israël, provenisse cognoscimus –, profecto nobiscumipsis ex ejusdem prophetae verbis absque mendacio respondere possumus: "quia Deus suus vendiderat illos et Dominus in profundo iniquitatum suarum clavibus irae suae concluderat illos." Deus suus, dico, non quod eum colendo cognoscebant, sed quia, quamvis indigni Factori suo ingrati existendo, tamen ejus creaturae erant. Deus, inquam, suus, dico, secundum illud quod ab Apostolo instrumur, ubi ait: "Nam idem Deus omnium, dives in omnes qui invocant illum." Quod si aliquis hanc sententiam dialectizando convertibilem astruere tentaverit dicens, si dives est Deus in eos qui invocant illum, consequi oportere ut pauper sit in eos qui non invocant illum, respondendum est quia deitas ipsa augmentum vel detrimentum non patitur, nec in natura sua recipit magis vel minus, sed semper in eodem statu permanens semper aequae omnia potest. Si autem pauperem dicere concludimur, non tamen quantum ad ipsum, sed quantum ad illos qui se indignos exhibent quibus misericordiae suae divitias Deus impartiat.''

<sup>96</sup> Le prophète est Moïse (Dt 32, 30): 'Quo modo persequetur unus mille et duo fugent decem millia?'

<sup>97</sup> Le commentaire de Malaterra qui suit les citations bibliques indique qu'*istis* désigne les Sarrasins. Ce sont donc les ennemis de Roger qui sont ici comparés aux fils d'Israël.

ont connu le même sort que jadis les fils d'Israël –, nous pouvons assurément, sans trahir la vérité, nous faire intérieurement la réponse suivante, en reprenant les mots de ce prophète: 'Parce que leur propre Dieu les avait vendus et que le Seigneur les avait enfermés avec les clés de sa colère dans les profondeurs de leurs iniquités'.<sup>98</sup> **Je dis 'leur propre Dieu', non parce qu'ils le reconnaissent et lui rendaient un culte, mais parce que, bien qu'ils fussent indignes de leur créateur par leur ingratitude envers lui, ils étaient cependant ses créatures.** 'Leur propre Dieu', dis-je – et je le répète –, suivant l'enseignement que nous avons reçu de l'Apôtre, lorsqu'il dit: 'Vraiment, tous ont le même Dieu, riche envers tous ceux qui l'invoquent'.<sup>99</sup> Or, si un homme, en polémiquant sur cette phrase, tente de prouver qu'on peut l'inverser en disant que si 'Dieu est riche envers ceux qui l'invoquent', il faut en déduire qu'il est pauvre envers ceux qui ne l'invoquent pas, on répondra que l'essence divine n'accepte ni développement ni amoindrissement, ni ne reçoit dans sa nature ni le plus ni le moins, mais que, restant toujours dans le même état, tout lui est toujours semblablement possible. **Mais si, pour conclure, nous disons 'pauvre', ce n'est pas cependant à lui que le terme se rapporte, mais à ceux qui se montrent indignes que Dieu leur octroie les richesses de sa miséricorde.**

Il apparaît, dans ce long excursus, que Malaterra cherche à instruire le lecteur de la relation de Dieu à l'homme, telle qu'elle apparaît à la lumière des événements: Dieu favorise tous ceux qui lui rendent un culte et lui témoignent ainsi leur reconnaissance. L'illustration ne se fait pas attendre: Roger exhorte ses hommes à parachever la victoire de son neveu; sa harangue est elle-même une profession de foi:<sup>100</sup>

**Haut les cœurs, vous, ô jeunes et très courageux chevaliers de l'armée chrétienne. Nous portons tous la marque du Christ, qui n'abandonnera pas son emblème, à moins qu'on l'ait offensé.** 'Notre Dieu est le Dieu des dieux et il est tout puissant'; et par lui est "maudit" tout homme qui, par manque de foi en Dieu, met sa confiance en l'homme et fait de la chair son appui'. **Tous les royaumes du monde appartiennent à notre Dieu, et c'est lui qui les accordera à qui lui plaira. Ce peuple est rebelle à Dieu, et les forces qui ne sont pas régies par Dieu s'épuisent aussitôt. Ces hommes se glorifient de leur courage: mais nous, nous sommes sûrs de la protection de Dieu.** De fait, concernant les ennemis nous n'avons pas de doute à avoir: il est certain qu'avec Dieu à notre tête, ils ne peuvent tenir face à nous. C'est parce que Gédéon n'a pas douté de l'aide de Dieu qu'il réduisit avec un petit nombre d'hommes des dizaines de milliers d'ennemis'.

<sup>98</sup> Malaterra cite la suite de Dt 32, 30, en réaménageant une partie du verset 'nonne ideo quia Deus suos vendidit eos et Dominus conclusit illos?' 'Comment donc un seul homme peut-il en poursuivre mille, / et comment deux peuvent-ils en mettre en fuite dix mille, / sinon parce que leur Rocher les a vendus / et que Yahvé les a livrés?' (trad. *La Bible de Jérusalem*). Ces versets sont extraits du "Cantique de Moïse" (Dt, 32, 1–43), qui exalte la puissance du Dieu d'Israël. Au début du *Cantique*, après avoir évoqué la providence de Dieu pour son peuple Israël, Moïse oppose la rébellion du peuple et le jugement de Dieu. Alors, Dieu, furieux de voir son peuple adorer d'autres dieux que lui, veut le châtier par l'intermédiaire d'un autre peuple, mais (dans le verset qui précède celui cité par Malaterra) il répugne à abandonner son peuple à ses ennemis, de crainte que ceux-ci ne s'attribuent la victoire.

<sup>99</sup> Rm 10, 12: 'Non enim est distinctio Iudaei et Graeci nam idem Dominus omnium dives in omnes qui invocant illum' ('Aussi bien n'y a-t-il pas de distinction entre Juifs et Grecs; tous ont le même Seigneur, riche envers tous ceux qui l'invoquent' (trad. *La Bible de Jérusalem*)).

<sup>100</sup> II, 33 (Pontieri, p. 43, 36 – p. 44, 7): 'Arrigite animos vestros, o fortissimi christianae militiae tyrones. Omnes Christi titulo insigniti sumus, qui non deseret signaculum suum, nisi offensus. "Deus noster Deus deorum et omnipotens est", et ab ipso "<maledictus> omnis qui de Deo diffidens confidit in homine, et ponit carnem brachium suum". Omnia regna mundi Dei nostri sunt, et quibus volet ipse impartietur. Gens ista Deo rebellis est, et vires quae a Deo non reguntur citius exhauriuntur. Ipsi in virtute sua gloriantur; nos autem de Dei praesidio securi sumus. Nam neque hostium est dubitare: quos certum est, Deo nos praecedente, ante faciem nostram non posse subsistere. Gedeon, quia de Dei auxilio non dubitavit, in paucis multa milia hostium stravit.'

Aussitôt après, le second miracle de Cerami se produit, avec l'apparition du cavalier sur son cheval blanc et de la croix sur l'étendard de Roger. Dieu protège le Grand Comte, parce que celui-ci le mérite, précise encore Malaterra, quand il échappe au guet-apens tendu près de Taormine:<sup>101</sup>

Mais comme Dieu, qui seul scrute les cœurs, avait déjà remarqué que l'intention du prince était bonne et avait noté les bienfaits qu'il avait accomplis dans le passé et ceux qui grâce à lui allaient suivre à l'avenir, il donna aux événements une tournure différente de celle que les ennemis préparaient. Car il est écrit: 'Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni résolution qui vaille contre le Seigneur'.

En retour, Roger reconnaît l'action divine et s'attache à remercier son seigneur de ses bienfaits, concrètement par l'édification de cathédrales et spirituellement en faisant preuve d'une piété qui ne cesse de grandir, au point que Malaterra exalte son commanditaire par ces quelques vers:<sup>102</sup>

Le culte de Dieu se propage, les croyants étant plus nombreux. À qui en attribuer le mérite si ce n'est à un si grand prince? C'est lui qui a relevé la loi sainte là d'où elle était tombée; c'est par son intervention que tout cela se produit.

Mais c'est au livre IV, quand Roger est au faite de la gloire et de la puissance, reconnues par tous ses ennemis comme par les membres de sa famille, que Malaterra fait le plus haut éloge de la gratitude de Roger envers Dieu, qui se manifeste par des actes de dévotion et des dons envers les plus faibles. Le premier exemple se situe en IV, 7, au moment où Malaterra s'apprête à rapporter la fondation des différents évêchés de Sicile et le choix de ses évêques:<sup>103</sup>

Comme le comte considérait que c'était grâce au secours de Dieu que toute la Sicile s'était soumise, à l'exception de Butera et de Noto, **afin de ne pas se montrer ingrat d'un si grand bienfait que Dieu lui avait fait, il se mit à faire preuve de dévotion envers Dieu**, à aimer les jugements justes, à appliquer la justice, à embrasser la vérité, à fréquenter les églises avec dévotion, à assister aux hymnes sacrés, à attribuer aux églises sacrées la dîme de tous ses revenus, à consoler les veuves et les orphelins, mais aussi les opprimés avec discernement. Il ordonne de construire des églises partout à travers toute la Sicile. Lui-même y contribue en de nombreux endroits avec ses propres fonds, afin de faciliter leur construction.

Le second se trouve en IV, 15, après la prise de Noto, qui signe la fin de la conquête de la Sicile. Le vocabulaire employé est le même que dans le paragraphe cité précédemment:<sup>104</sup>

<sup>101</sup> III, 15 (Pontieri, p. 66, 12–15): 'Sed cordium solus inspector, Deus, bonam intentionem principis et praecedentia sive subsequencia per eum futura bona praenotans, aliter ac illi moliebantur rem transtulit. Scriptum quippe est: "Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum"' (Pr. 22, 30–1).

<sup>102</sup> III, 19 (Pontieri, p. 68, 20 – p. 69, 2): 'Divinus cultus accrescit pluribus credentibus. / Cui debet hoc ascribi nisi tanto principi? / Qui reduxit sacram legem unde prius corruit; / Cujus ope fit hoc totum ...'

<sup>103</sup> IV, 7 (Pontieri, p. 88, 30–34 – p. 89, 1–2): 'Comes, videns ob propitiationem Dei totam Siciliam, excepta Butera et Noto, suae ditioni subeundo cessisse, ne ingratus tanti beneficii sibi a Deo collati existeret, coepit Deo devotus existere: justa judicia amare, justitiam exequi, veritatem amplecti, ecclesias frequentare cum devotione, sacris hymnis adstare, decimationes omnium redditum suorum sacris ecclesiis attribuire, viduarum et orphanorum, sed et moerentium cum ratione consolator. Ecclesias passim per universam Siciliam fieri imperat; ipse pluribus in locis de suo sumptus, quibus facilius fiant, attribuit.'

<sup>104</sup> IV, 15 (Pontieri, p. 94, 1–7): 'Sedata itaque omni Sicilia, comes Rogerius, collati sibi a Deo beneficii non ingratus existens, omnimode, secundum quod mundiales curae quibus occupabatur permittebant, Deo coepit sese devotum existere; et quanto ampliori honore terreno se a Deo provectum cognoscebat,

Ayant obtenu la soumission de toute la Sicile, le comte Roger, **ne se montrant pas ingrat du bienfait que Dieu lui avait fait, se mit à faire preuve de dévotion envers Dieu**, par tous les moyens que les charges humaines qui l'occupaient le lui permettaient; et plus grands étaient les honneurs terrestres auxquels Dieu, comme il le savait, l'avait élevé, plus grand aussi était son empressement à fixer sa conduite en restant dans un état de parfaite humilité. C'est pourquoi, remerciant de toute sa bonté ses chevaliers, avec l'aide desquels il avait atteint un si haut degré d'honneur, il récompensait la sueur de leur peine, tantôt par des terres et de vastes domaines, tantôt par d'autres gratifications diverses.

Dans cette double présentation de la reconnaissance de Roger, tant envers Dieu qu'envers ses fidèles, où Malaterra utilise le vocabulaire et les tournures du récit hagiographique,<sup>105</sup> il semble qu'on puisse reconnaître l'accomplissement des deux promesses, notamment dans l'expression *se a Deo provectum*: celle faite par Dieu aux Hauteville au livre I (*heredes ipsos in tantum provexit*) et celle de Roger faite à Dieu au livre II. De fait, bien que le vocabulaire soit identique à celui de la fin du livre I, quand Robert avait atteint le *culmen honoris* par la prise de Reggio et obtenu le titre ducal,<sup>106</sup> il apparaîtrait que, tout en célébrant la gloire des deux hommes, Malaterra opère tout de même une distinction fondamentale entre Robert et Roger. Le chroniqueur ne nie pas, bien au contraire, que le duc serve Dieu et le pape avec ferveur, mais ce héros semble ne se réaliser pleinement que dans la conquête, dont la dernière, menée contre Constantinople, n'est pas approuvée par son entourage.<sup>107</sup> Roger, en revanche, n'atteint sa plénitude que dans la réalisation de la promesse annoncée au début du livre II, c'est-à-dire en accomplissant ce qui profite aussi bien à son âme qu'à son corps: la jouissance d'un bénéfice au service de Dieu. L'achèvement du récit sur la concession de la Légation apostolique, sans aucune allusion aux difficiles tractations qui l'ont précédée, est présentée comme un témoignage de l'amitié (*propter amicabilem venerationem quam versus comitem habebat*) du pape envers Roger, qui devient pour ainsi dire officiellement le protecteur à la fois temporel et spirituel de la Sicile.

Ainsi, c'est un véritable processus de légitimation que Malaterra met en œuvre tout au long de son récit: légitimation de la conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile sur les populations locales, dont Malaterra dénonce les vices et l'impiété, et surtout légitimation du Grand Comte Roger, son commanditaire. Ce projet historiographique est programmé dès le début du livre I, par le bref récit de la conquête de la Normandie, le portrait des Normands et l'annonce de l'élection divine des Hauteville, dont le chroniqueur prétend encore ignorer les raisons. La composition du récit est cependant le moyen de les dévoiler progressivement, d'une part par le jeu des figures épiques, des rapprochements et analogies, qui rompent parfois mais rarement avec la progression chronologique, ou encore par la variété du ton, autant d'éléments qui contribuent à peindre les Hauteville comme des personnages hors

tanto ampliori studio agebat ut in perfectae humilitatis statu persistens gressum mentis figat. Militibus itaque suis, quorum auxilio tanti honoris culmen adeptus fuerat, gratias cum omni mansuetudine referens, quibusdam terris et largis possessionibus, quibusdam vero aliis diversis praemiis, laboris sui sudores recompensat.'

<sup>105</sup> Cf. Sivo, 'Éléments classiques et chrétiens'. L'expression *gressum mentis* est courante; son emploi ici est comparable à celui de Bède, dans le premier livre de ses *Homélies sur l'Évangile* (Homélie 4): 'in custodiam humilitatis *gressum mentis* fixit ita euangelizanti sibi archangelo respondens: ecce ancilla domini, fiat mihi secundum uerbum tuum.' L'expression est utilisée à l'identique par Malaterra dans la préface, quand il évoque l'attitude des clercs éclairés.

<sup>106</sup> Robert avait aussi montré sa reconnaissance envers son frère.

<sup>107</sup> III, 13 (Pontieri, p. 65, 17-19).

du commun; d'autre part, par la mise en scène de l'élévation politico-spirituelle de Roger, ou de l'accomplissement du vœu, exprimé au début du livre II, d'unir, en Sicile, le temporel au spirituel. Terminer l'histoire du Grand Comte par la 'Légation apostolique', n'est-ce pas aussi affirmer que le pape lui-même reconnaît que Roger a été exaucé? C'est en tout cas conforter l'autorité de Roger dans la gestion des affaires ecclésiastiques siciliennes auprès de l'ensemble du clergé de l'île, auquel Geoffroi dédie la seconde épître. Les procédés mis en œuvre par Geoffroi Malaterra rappellent ceux des historiographes du duché de Normandie: appelés par les ducs eux-mêmes à faire le récit de leurs exploits, ils virent dans l'élection divine la meilleure preuve de la légitimité de Rollon et de ses descendants.<sup>108</sup> Malaterra s'est soumis comme eux au devoir de mémoire, pour servir la propagande de son commanditaire avec toute l'humilité exigée par sa condition, mais avec aussi un évident plaisir d'écrire propre à plaire à un public multiple, composé sans doute autant de laïcs que de clercs, dont il reste toutefois difficile de mesurer la qualité.

<sup>108</sup> Cf. P. Bouet, 'Les Normands: le peuple élu', dans *Les Normands en Méditerranée dans le sillage de Tancrède, Actes du colloque de Cerisy-La-Salle (24-27 septembre 1992)*, P. Bouet et F. Neveux (dir.), Caen 1994, 239-52.